N° 81. 12me Année. Juillet 1926.

Les Cahiers du Sud

Tome II. — 2me Semestre 1926.

Poèmes en Prose

LE MORT VIVANT

On me salue comme un vivant, mais ne sait-on pas que je suis mort, depuis des ans, bien que je ne sois pas dans la tombe?

Je ne suis qu'une forme restée debout, un corps que rien n'anime, un pâle portrait du passé qui cache des cendres refroidies.

Et ce ne fut pas en une minute ou dans une heure d'orage que cessa pour moi les enchantements du Temps dans les demeures et les bosquets.

Il n'y eut ni changement, ni râle, lorsque les saisons silencieuses me menèrent pas à pas vers la mort.

Jeune poète, j'errais avec la Vie pour lyre, les battements de mon cœur étaient en moi violents comme une flamme.

Mais lorsque je commençai à voir le but des hommes, cela me glaça et je mourus un peu alors.

Lorsque mes amis, mes parents passèrent la dernière porte et me laissèrent morne au dehors, je mourus encore un peu.

Et lorsque le cœur de mon Amour s'enflamma de haine pour moi, bien que je ne sus pourquoi, je mourus d'un degré de plus .

Et bien que je ne puisse dire quand je suis mort et devenu le cadavre que je suis aujourd'hui,

Cependant bien que passant le temps à marcher, à parler, à sourire, je ne suis plus vivant.

LE VISAGE MASQUE

Je me trouvai dans un grand espace houleux, une porte à chaque bout, et je dis: « Quel est ce lieu vertigineux, sans plancher ferme, que je ne connaissais pas? » — « C'est la vie » dit un visage masqué.

Je demandai: « Mais comment suis-je venu, moi qui jamais ne l'ai souhaité? La lumière et l'air ne pourraient-ils être plus clairs, le sol moins mouvant et les portes bien ouvertes ? Leur verrou glace d'effroi. »

Sur le masque passa un sourire blême et il dit : « O vassal, ici jadis, se plaignit une plume d'oie au scribe de l'infini que le mot qu'il lui fallait écrire, dépassait son entendement. »

LE FANTOME DU PASSE

Nous nous étions mis en ménage, le Passé et moi, le Passé et moi, durant que je travaillais il se tenait à mes côtés et ne me laissais jamais seul. C'était un ménage de spectres que ne troublait nul mot discordant, un ménage étrange et tranquille comme on n'en a jamais connu.

Et tandis que chaque jour je montais l'escalier et le redescendais il ne me gênait pas ce Passé, qui jadis fut mon Présent. Sa douce compagnie touchante je souhaitais de l'avoir toujours, cette douce compagnie me faisait vivre en une extase.

Il demeurait avec moi, tel qu'il était, lorsque pour la première fois son aspect me fit m'arrêter dans mes courses vagabondes, avant que les ans eussent déchiré les vieux serments comme ils déchirent les douces choses, avant que les maigres chagrins eussent déchiré les vieux serments et terni les vieilles extases.

Puis sa forme commença de s'effacer, commença de s'effacer, ses doux échos retentirent plus faiblement à mes oreilles le soir, lorsque le regard de l'automne assom-

brit mes solitaires chambres, quand les ombres d'automne assombrirent les coins qu'il aimait hanter.

Et ainsi, avec le temps, ma pensée moins, oui de moins en moins fait du passé ma ménagère, il diminue à mes yeux, il semble un lointain squelette et non un proche compagnon, un lointain squelette changeant et que chaque jour fait pâlir.

Thomas HARDY.

(*Poèmes traduits de l'anglais par Mme* FOURNIER-PARGOIRE.)

Lettre à Personne

Cher Monsieur,

Je vous ai envoyé une suite de phrases tendues qui essayaient de se rapprocher de l'idée du suicide mais ne l'entamaient en réalité aucunement. La vérité est que je ne comprends pas le suicide. J'admets qu'on se sépare violemment de la vie, de cette espèce de promiscuité obligée de choses avec l'essence de notre moi, mais le fait lui-même, le caractère aventuré de ce détachement m'échappe.

Depuis longtemps la mort ne m'intéresse pas. Je ne vois pas très bien ce que l'on peut détruire de conscient en soi : même en mourant volontairement. Il y a une irruption obligée de *Dieu* dans notre être qu'il nous faudrait détruire avec cet être, il y a tout ce qui touche cet être et qui est devenu partie intégrante de sa substance, et qui cependant ne mourra pas avec lui. Il y a cette contamination irréductible de la vie, il y a cette invasion de la nature qui par un jeu de réflexes et de compromissions mystérieuses pénètre beaucoup mieux que nous-mêmes jusqu'au principe de notre vie. De quelque côté que je regarde en moi-même, je sens qu'aucun de mes gestes, aucune de mes pensées ne m'appartient.

Je ne sens la vie qu'avec un retard qui me la rend désespérément virtuelle.

A chacune de mes pensées que j'abdique, je me suis déjà suicidé. Même dans le néant il y a encore trop de choses à détruire. *Je crois que je renonce à mourir.* Je ne conçois pas, je ne sens pas la mort comme une aventure, je me sens mourir, et mourir sans emphase, sans heurt, sans parole, mais avec un lent, un immuable déchirement.

Je ne puis concevoir autre chose que ce qui entre dans ma pensée. La mort ne peut être qu'un de ces mille frissons, un de ces vagues coups d'ongles des choses qui touchent à la membrane de mon moi. Et les choses vraiment ne sont plus à vivre : je me sens avoir tout vécu, et si je me retourne vers la mort pour me délivrer de cet asservissement à penser, à sentir, à vivre...

Mais ce qui me fait le plus peur dans la mort, ce n'est pas ce rapprochement avec Dieu, ce retour à mon centre, c'est la nécessité d'une rentrée définitive en moi-même comme terminaison de mes maux.

Je ne puis pas me délivrer de la vie, je ne puis pas me délivrer de *quelque chose.*

Je voudrais être sûr que le penser, le sentir, le vivre, sont des faits antérieurs à Dieu ; le suicide aurait alors un sens.

Mais Dieu, la mort stupide, la vie encore plus horrible, sont les trois termes d'un insoluble problème auquel le suicide ne touche pas.

Croyez-moi bien vôtre.

Lettre de Ménage

J'ai besoin, à côté de moi, d'une femme simple et équilibrée, et dont l'âme inquiète et trouble ne fournirait pas sans cesse un aliment à mon désespoir. Ces derniers temps, je ne te voyais plus sans un sentiment de peur et de malaise. Je sais très bien que c'est ton amour qui te fabrique tes inquiétudes sur mon compte, mais c'est ton âme malade et anormale comme la mienne, qui exaspère ces inquiétudes et te ruine le sang. Je ne veux plus vivre auprès de toi dans la crainte.

J'ajouterai à cela que j'ai besoin d'une femme qui soit uniquement à moi et que je puisse trouver chez moi à toute heure. Je suis désespéré de solitude. Je ne peux plus rentrer le soir, dans une chambre, seul, et sans aucune des facilités de la vie à portée de ma main. Il me faut un intérieur, et il me le faut tout de suite, et une femme qui s'occupe sans cesse de moi, qui suis incapable de rien, qui s'occupe de moi pour les plus petites choses. Une artiste comme toi a sa vie et ne peut pas faire cela. Tout ce que je te dis est d'un égoïsme féroce, mais c'est ainsi. Il ne m'est même pas nécessaire que cette femme soit très jolie, je ne veux pas non plus qu'elle soit d'une intelligence excessive, ni surtout qu'elle réfléchisse trop. Il me suffit qu'elle soit attachée à moi.

Je pense que tu sauras apprécier la grande franchise avec laquelle je te parle et que tu me donneras la preuve d'intelligence suivante : c'est de bien pénétrer que tout

ce que je te dis n'a rien à voir avec la puissante tendresse, l'indéracinable sentiment d'amour que j'ai et que j'aurai inaliénablement pour toi, mais ce sentiment n'a rien à voir lui-même avec le courant ordinaire de la vie. Et elle est à vivre, la vie. Il y a trop de choses qui m'unissent à toi pour que je te demande de rompre, je te demande seulement de changer nos rapports, de nous faire chacun une vie différente, mais qui ne nous désunira pas.

Antonin ARTAUD.

Cruautés de la Nuit

Voix mauvaises les draperies
En font ces fontaines de miel
Où ta bouche de pierrerie
Crache le vitriol du ciel

*
* *

Il est des paroles que les arbres n'arrêtent pas
On en ferait plutôt des arbres
Il est des larmes que les lustres ne sèchent pas
On en ferait plutôt des lustres
Il est des gestes que les Dieux ne répètent pas
On en ferait plutôt des Dieux
Il est des morts que les femmes n'ignorent pas
On en ferait plutôt des femmes

*
* *

Le Trône de l'Agneau

Ton ombre Hélène est fossoyeur
Et la mienne est encore Hélène
Que suis-je moi dans ce malheur
Que rompt ton aile souterraine

Ils sont donc enfouis ces yeux
Ces yeux ailés par quelle vie
Pour rejoindre au milieu des cieux
Une terre où je les envie

L'ombre est sur moi pleine d'azur
Elle creuse et la nue éclate
Et ton cercueil est sur le mur
Qui entoure un astre écarlate

Il va tomber Mon ombre est là
La tienne creuse Mais Hélène
Mon ombre donc n'a plus de bras
Et rien au sol qui me retienne

Monte alors vers elle ou descends
Mais que la terre ne supporte
Ni l'étoile où brille son sang
Ni le squelette de la morte

Monte donc ou descend plutôt
Que l'exil ne te la ramène
Et que n'aborde son bateau
Dans mes yeux où se noie Hélène

Entre elle et toi que le regard
Comme une tour à sa rencontre
Dont elle serait l'étendard
Cherche l'endroit où son pied sombre

Et qu'Hélène retombe enfin
Dans la disgrâce de la terre
Mais que la terre n'ait pas faim
De sa très céleste matière

Roger VITRAC.

Carte Postale de Fontainebleau

Je promène mon bonheur à travers la France ; je confronte avec ma force neuve mes curiosités et mes dédains d'autrefois : réconcilié avec ma patrie, je murmure à son oreille des mots caressants et chacun de ses visages est une lettre de cet alphabet merveilleux et sensuel qui me réapprend la vie. Il y a une semaine je rendais visite aux douze personnages influents d'un arrondissement de la Haute-Garonne. Mes questions respectueuses, leurs réponses complaisantes et volontiers sibyllines me permirent d'espérer que dans quelques années je pourrais être agréé comme candidat à la députation par de sérieux comités républicains. En ce moment j'habite au laboratoire de biologie végétale de Fontainebleau et je renoue avec la science ce flirt que ma mauvaise humeur de l'an dernier avait rompu. Le laboratoire est constitué par un bâtiment rectangulaire, clair et neuf comme un pavillon d'exposition. Posé aux confins de la forêt, il prélude avec une dignité humoristique à la sévère symphonie des arbres. Cette laborieuse retraite convient tout particulièrement à de jeunes savants : une nature à demi franche, des éclats de sauvagerie sous un camouflage de verdure séduisent ces imaginations contournées et un peu poussives. Un grillage assez mince clôt ces terrains du laboratoire où s'ébauche l'avenir de quelques connaissances humaines. Monsieur L..., un des rois du sucre, a acheté le droit de chasse sur la forêt et à plusieurs reprises ses meutes et ses invités ont bousculé violemment les patientes cultures des physiologistes. J'aime la rage impuissante, l'indignation chétive qui secouent mes malheureux

camarades contre les féodaux de l'industrie ; elle exagère encore cette attitude de manants rossés propre à beaucoup de savants.

Au laboratoire m'accueille un excellent ami, Gaëtan Garil de Naqueville. Un certain Garil combattit aux côtés de Du Guesclin et fut anobli par sa vaillance. Quelle aberration du sort décida le dernier descendant de cette famille guerrière à dévouer sa vie pour une science ingrate et d'aspect enfantin ? Sans doute Gaëtan de Naqueville a trouvé dans la botanique un isolant des vanités du monde, un recueillement chaste et monacal et un moyen heureux d'exprimer cette tendresse poétique que son intelligence religieuse, loyale, porte à toute la création. Ce grand garçon au visage heurté, semé de taches de rousseur, balafré par une moustache maladive, cet héritier d'une race hautaine et fanatique a dû vaincre autour de lui des préjugés et des antipathies tenaces avant de pouvoir se livrer librement à la recherche positive et scientifique. (Dans la chambre que mon ami occupe au laboratoire, un portrait du marquis de Naqueville, son père, figure intrépide et butée d'ancien officier de cavalerie, s'oppose cruellement à lui.) Mais à peine Gaëtan était-il entré en possession d'un nouvel équilibre, il en acceptait aveuglément les nécessités. Dogmatique et studieux, il poursuit une existence ascétique où ses communications à l'Académie des Sciences, ses travaux sur la répartition géographique de quelques plantes communes, en particulier les primevères, constituent les jalons de rêves innocents. Gaëtan atteindra l'Institut sans guère y songer et déjà on a publié sur la première page du « Matin » une colonne consacrée à une découverte qu'il a faite sur l'ouverture des fleurs. Pendant trois ans ce sage a, chaque nuit, coupé en deux son sommeil pour prendre ses observations. Pour une heure l'actualité le touche ; et la nature sur laquelle s'est projeté un infime pinceau de lumière continue à proposer d'autres énigmes à la myopie et à la candeur des hommes.

La bonté docile de Gaëtan m'émerveille. Elle s'irrite

des misères dont souffrent des individus méritants. Et quand Naqueville entend de son laboratoire les exercices de tir des aspirants d'artillerie qui s'entraînent à la guerre dans la forêt, il songe douloureusement qu'on gaspille des millions pour des œuvres de mort tandis que la science est traitée comme une orpheline pauvre. Mais il hésitera toujours à se poser franchement le problème des classes sociales, et il cherchera des prétextes ingénieux pour rassurer sa concience à la fois scrupuleuse et étriquée.

Parmi les travailleurs du laboratoire il y a un savant américain, Robertson, envoyé ici en mission par le gouvernement des Etats-Unis pour étudier certains parasites utiles à la protection du maïs. Ce personnage glabre et correct, fait à la ressemblance de ces banquiers modèles dont le cinéma a multiplié les physionomies, est profondément catholique et s'oppose de toute son énergie aux théories qui peuvent battre en brèche le thomisme. Naqueville, à la suite de ses expériences, est devenu un fougueux partisan du transformisme, et quelquefois, lorsqu'il se promène à la nuit tombante avec Robertson, des discussions s'engagent dans l'ombre sereine de la forêt.

— L'idée d'espèce n'a qu'une valeur relative, dit Naqueville. Ce que nous appelons genre, espèce, n'existe pas en soi, ce sont des cadres construits de toutes pièces et je ne vois pas qu'il existe une relation nécessaire entre ces cadres et les individus qu'ils réunissent.

Robertson sourit avec ses dents d'or.

— L'espèce, mon jeune ami, répond à quelque chose de réel ; elle nous dépasse, mais parce que notre pensée l'organise avec des moyens très imparfaits, nous concluons à sa contingence. En fait elle est une sorte de thème musical qui permet de pénétrer partiellement les desseins de Dieu ; si notre oreille s'égare dans l'audition de mille nuances très subtiles, ce n'est pas une raison pour croire à l'inexistence de règles vivantes dans l'univers.

Naqueville secoue la tête et ne se rend pas.

Comme je goûte la façon dont se déroule le débat qui sépare ces deux hommes ! C'est ce Yankee aux yeux clairs, à la pensée grave, qui défend la tradition romaine. Et c'est Naqueville, aristocrate au sang lourd d'intolérance, Naqueville dont un Jésuite est le confesseur, qui soutient la thèse du pur empirisme et qui sape inconsciemment sa religion.

Je suis allé dans la matinée au château. Le soleil de juin déploie un ciel éclatant autour de l'aile qui fut construite sous Louis XIII et qui garde une si mousquetaire sonorité. L'Histoire exhume de magnifiques poussières et je m'émeus devant la salamandre de François Ier, devant les initiales chéries de Marie-Antoinette, surtout devant les abeilles de l'Empire. Louis-Philippe a beau multiplier partout son effigie pour faire savoir à la postérité qu'il régna lui aussi sur la France, la France, femme amoureuse qui conserve encore dans sa chair le souvenir du conquérant, ne tressaille que devant cette petite table où l'Empereur signa son abdication.

« O drapeau de Wagram, o pays de Voltaire ! »

Votre nom, votre image, Claire, brillent dans ce matin et se mêlent à tous ces frissons, à tous ces détours de la pensée en liberté. Pensées à demi conscientes, tissées entre chair et âme devant un meuble précieux, devant le miroitement délicat de l'étang, qui traversent l'esprit, nimbées d'une sensualité heureuse, et qui campent l'individu dans un solide enthousiasme physique. Qu'importent les Anglaises blondes et les parvenus décorés qui m'accompagnent dans ma visite, attentifs aux commentaires du guide ? L'Histoire et l'amour maintenant m'appartiennent, gerbe banale mais dont le franc parfum flatte mes narines. Je suis un paysan épris de songes dorés et grossiers, un paysan qui aime jouer avec des mensonges. En route pour la gloire des tréteaux et des foules !

Mon Dieu, j'en viens à croire en vous au nom de ce finalisme pour lequel je fus longtemps plein de mépris.

Tandis que, dans une belle salle vitrée, nous mangeons la cuisine maussade du laboratoire, (une cuisine frugale et insipide qui fait faire de tristes réflexions sur le jour où les savants auront définitivement mis la vie en formules) j'écoute mes compagnons qui, pour la plupart, étalent leurs petites préoccupations, leur avidité des récompenses officielles, leurs jalousies. Quelles cloisons étanches séparent les divers compartiments du savoir humain ! Lorsque je constate que tant de travaux éparpillés, tant de médiocrité d'esprit réussissent néanmoins à avoir prise sur la matière, j'imagine volontiers qu'il y a entre l'examen le plus vulgaire des phénomènes et ces phénomènes eux-mêmes une harmonie voulue avec insistance par Dieu, une bonne volonté particulièrement témoignée par le Créateur. Au milieu de ce chapelet d'intrigues et de misérables curiosités qui se dévide à notre table, l'indifférence de Voline, le secrétaire de Robertson, prend un aspect royal. Voline est un Russe élégant et paresseux ; condamné à mort par les Soviets, il fut arraché à la misère par Robertson qui le promène à travers le monde sans parvenir à lui donner le goût du travail. Face à Voline, Jean Durand, jeune docteur ès sciences, à la chevelure blonde et frisée, nous fait en bégayant le tableau des splendeurs qu'il a entrevues chez un de ses maîtres, académicien, puis il s'assoupit. Jean Durand se lève à une heure exagérément matinale pour travailler dans la forêt d'où il rapporte une odeur rustique de rosée et de fraîchin. Chaque jour à midi il s'endort pour quelques minutes ; sa tête poupine d'enfant de chœur noyé dans des rêves béats reste immobile et ne se réveille même pas à la voix furieuse de Jérôme Paponesco, qui fulmine contre les collègues avec lesquels il vient d'engager une controverse. Le Roumain Paponesco nourrit à l'égard de la France des sentiments particulièrement affectueux et il ne supporte pas que nous parlions à la légère de notre pays ; il exige de la part de ses interlocuteurs français le chauvinisme le plus intransigeant. Dans son zèle Paponesco surveille sans indulgence les travaux de nos botanistes et dès qu'il croit apercevoir une erreur,

il la relève avec une vivacité presque agressive. Ce petit homme tout rond aux yeux injectés de sang est devenu la terreur de plusieurs laboratoires et la Sorbonne cherche à se défaire de cet hôte encombrant. Ses colères mettent quelque intérêt à notre maigre dessert.

Après le déjeuner, parmi des cornues, des tubes de verre et des mousses déformées sous l'action d'étranges milieux, j'ai écrit une carte postale pour Claire.

Gaëtan m'emmène en forêt : nous montons à la tour Denecourt. Soldat de la Grande Armée, puis fonctionnaire, destitué enfin de son petit emploi, Denecourt occupa la fin de sa vie à tracer trois cent cinquante kilomètres de sentiers dans la forêt, et écrivit même deux volumes descriptifs sur les itinéraires qu'il avait fixés... Je trouve cette existence d'une parfaite bouffonnerie. Quelle sénile ardeur entraîna ce bonhomme, qui avait vu comment on défriche un monde dans le sang, à arracher une forêt au mystère ?

Tu sais, Naqueville, je n'admire pas du tout ton Denecourt. La belle affaire d'introduire dans une masse anonyme nos histoires de pittoresque, notre ridicule besoin d'admiration préméditée. J'ai horreur du tourisme : les petits jeux de société devant la nature, surtout quand ils sont sincères, m'écœurent.

Nous marchons silencieusement. Le chemin s'achève sur une grande croix qui semble une tragique fenêtre fermée sur notre horizon.

Je murmure :

— Le Christ : une entreprise d'obscurantisme qui prospère depuis vingt siècles ; mais c'est très bien.

Naqueville sursauté. Je reprends :

— Mon cher Gaëtan, la science t'absorbe. Et puis après ? Une collection de timbres-poste en vaut une autre. On se met toujours des œillères. La qualité des œillères importe peu.

Je pense brutalement à mon passé :

— Vois-tu, aux premières heures de la pensée, on pose sur le monde un regard hâtif, profond et puissant.

Rien ne vous gêne. La vie est un problème de géométrie qu'on résoudra d'un coup de force. Mais un jour il faut mettre les œillères.

Ma voix tremble un peu, s'efface, renaît avec un sourire.

— Seulement on peut mettre des fleurs aux œillères.

Je fais claquer ma langue, satisfait.

— Tu es un voluptueux, me dit Gaëtan, plein d'une frêle indulgence.

— Allons donc !

— Un romantique.

— Peut-être.

Je rentre ce soir à Paris. Le crépuscule est une écharpe de mousseline tombée sans bruit sur l'Ile de France. Aux stations le train manœuvre longuement comme pour pénétrer plus complétement le paysage dans ce va-et-vient mécanique. Les gares livrent de beaux drames : à Bois-le-Roi, sur le quai, toute une famille pleure (un deuil très récent vient sans doute de la briser). La mère sanglote, le fils esquisse de maladroites caresses : on reconduit la fille, on la supplie de revenir le lendemain (un conflit intime et tenace transparaît) ; mais elle répond d'une voix polie, dure, contenue. La reposante scène : ces douleurs si vraies, si bien jouées ! Châteaubriand disait : « Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir. »

J'allume une cigarette : la vie a une bonne odeur de tabac, de chair, d'été.

Et alors, Claire, écoutez la belle histoire ! Mes seize ans, mes dix-sept ans, mes chansons, mes femmes, mes voyages, ressuscitent enfin vainqueurs. Je me sépare définitivement de ces jours pesants où sous prétexte de sincérité et de passion absolues, je me délabrais l'âme au profit d'inutiles idoles. Autour de vous, Claire, ce n'est pas un halo d'idées péniblement méditées, un halo livresque et décevant qui brille ; mon amour se meut dans un réseau d'images brèves et chaudes et se traduit

par de petites idées nettes, comme taillées en biseau sur la pensée.

La fumée de ma cigarette s'amuse sur le paysage, des prairies s'étirent autour d'un grand pont, un flot de soleil rouge s'abat sur un toit, la banlieue crépite et sourit. Je vous aime, Claire : je vous désire à peine, un peu, beaucoup peut-être, mais sans lourdeur, comme pour jouer : je vous aime égoïstement et c'est sans doute la meilleure façon d'aimer, parce qu'en vous je goûte ma force, parce qu'en vous j'entends l'écho de ma joie. Comme je voudrais me dévouer pour vous, ma petite Claire, mon scepticisme serait si enlaçant. Ma pensée s'amollit une minute puis après une courte nostalgie, rebondit vers la joie : vos yeux, vos yeux. — Une pointe de pathétique me frôle : vos lèvres. Bientôt, telle une sentinelle allemande, la tourelle de la gare de Lyon prend la gauche de mon train qui rythme et ralentit sa marche. Arrêt. Choc. Présentation d'armes. Je réponds à peine. Mes yeux cherchent un tramway ; le 14 me happe ; entouré par une double haie de lumières, je glisse sur le boulevard Saint-Germain, rectiligne et mécanique comme un jouet. Votre souvenir, Claire, mieux dessiné, joue à cache-cache avec mon désir. Le tramway s'arrête. — Liversac, félin et souriant dans son smoking, les yeux encore lourds du vertige africain, me tend sa main molle. — Votre souvenir joue maintenant avec mon cœur.

Les étoiles romantiques sont rallumées. Et à mon tour, je joue, je joue et je défaille, — mais je n'ai plus peur.

Georges Duveau.

Les Épaves du Cœur [1]

Les bras mutilés des épaves
dans la clameur mouvante et verte des mers longues
attestent la folie et blasphèment le ciel
et se choquent entre elles
sous la vaine poursuite des étoiles amoureuses.

Mon Passé est une grande mer nocturne
où dansent éperduement
les grandes épaves de mon cœur
— Navire vagabond sur les marées inégales —
et la Lune sourit de toutes ces amours mortes.

Un soir que tout dormait sur la nef odorante
la foudre a poignardé mon cœur
et les débris s'en vont à la dérive
blessant les côtes douloureuses.

Ils ont tous déserté le navire entr'ouvert
d'où s'épanchait l'amour
et les rêves trop lourds
sont allés en tourbillonnant vers les profondeurs muettes.

---

(1) Fragments des « Chansons de l'Ame à la Chair ».

Mais les charmes d'enfant s'en vont à la dérive
hors de l'atteinte des regards impurs de la rive
vers quelque île-fleur où les parfums sont lourds
et les âmes comblées...

Pourquoi de nos navires avoir connu l'essor
puisqu'on ne nous veut pas
sur les caravelles
qui mènent les anges cueillir les étoiles ?

Notre chair est bien lourde et notre âme bien faible
et l'ombre de fer des barreaux
dessine une croix de silence et de captivité sur mon front
et mes mains de mon souffle sont humides.

A. DE RICHAUD.

Charles Vildrac et le « Réalisme optimiste »

Par réaction contre le faux idéalisme qui, sous prétexte de beauté et de moralité, tombe dans les fadeurs sentimentales, le naturalisme a, dès ses débuts, noté avec prédilection les tares des choses et des êtres. Comme pour ne pas être accusé de manquer de perspicacité, il s'est ingénié à démasquer les vices. Faire vrai revint souvent à faire laid. Il en résulta même cet apparent paradoxe que ceux-là qui conquirent au peuple le droit de cité en littérature, ne l'ont guère flatté et en ont surtout dévoilé les aspects vulgaires et bas.

On pouvait donc imaginer la venue d'une génération d'artistes qui, tout en gardant l'œil critique apte à discerner les mesquines misères de la vie quotidienne des humbles, romprait avec le pessimisme de parti-pris, où s'était trop souvent complu, et parfois avec une sorte de satanisme, la génération précédente, et donnerait de la nature humaine une interprétation où l'optimisme, sans renoncer à la clairvoyance, saurait fonder solidement l'espoir de la vie, et aiderait à l'enfantement d'un avenir meilleur.

Charles Vildrac est le lyrique et le dramaturge de cette génération qui veut et sait être plus juste et plus vraie, en contemplant l'humanité avec des yeux de confiance ardente, inspirée et soutenue qu'elle est par un idéal religieux nouveau, assez fort pour coordonner les forces essentielles de l'âme.

*
* *

Certes Vildrac, tout comme ses amis, connaît les méchancetés et les folies des hommes. Henri Ghéon a tort de croire que le

poète du *Livre d'Amour* « porte allègrement le fardeau de sa religion humaine ». Même avant la guerre, Vildrac savait l'existence et la menace du mal. L'un des tout premiers poèmes de l'Abbaye ne dénonçait-il pas avec véhémence les faux bergers, tandis que tel autre laissait éclater cette plainte irritée :

Oh! le peuple gourd des sourds,
Leurs cris, leur front court,
Et les relents gras qu'ils soufflent!

Non, celui qui écrit *les Idées* — et qui a vécu toute sa jeunesse dans un quartier ouvrier, le XI[e], ou sa mère était directrice d'école primaire — n'ignore ni ne dissimule les embûches de la bêtise, de l'erreur, de l'égoïsme et de la cruauté. On peut même dire qu'à l'encontre de la plupart des jeunes gens dont l'inexpérience nourrit un optimisme crédule, Charles Vildrac commença par douter du triomphe ultime du bien. N'écrit-il pas, en 1905 encore, cette strophe :

Les Idées sont en route vers leur idéal;
Y arriveront-elles, un beau jour, à l'aurore?
Qui sait... Qui sait... Mais on leur a fait bien du mal!
Mais hélas, on leur en fera encore....

Et jamais le poète qu'une critique ignorante persiste à considérer comme le type de l'optimiste impénitent et aveugle, ne niera le mal, ne l'oubliera même et n'en détournera craintivement les yeux. Nous en avons une preuve irrécusable dans la pièce: *Tristesse*, du *Livre d'Amour*. Il est des jours où le poète, lui aussi, ne peut voir :

Qu'un essaim de laideurs petites....

Mais alors il se sent « tout à coup très pauvre » à voir son royaume possédé de *vérité blême*. Une vérité, sans doute, mais une vérité stérile, quand elle ne se double pas de la *vérité d'or du soleil*, celle qui naît de la transfiguration du monde par l'amour. Car de même que le soleil fait voir une eau éblouissante et pure là où une morne clarté révèle « tout ce qui tourne et rampe et se tord », l'amour est seul capable d'apporter l'espoir à l'âme qui connaît les souffrances de *l'enthousiasme* meurtri et du *simple espoir* déçu. L'optimisme n'est pas chez un tel homme un état naturel ou une illusion à demi volontaire, mais

une conquête incessante, dont *Images et Mirages* nous offre les péripéties douloureuses et incertaines encore. On pourrait démêler dans l'évolution morale de Vildrac trois phases assez nettes: celle des illusions juvéniles, puis celle « des étonnements navrés et des déchirements », enfin, celle — où il se trouve encore — de la lutte pour le triomphe du bien et de la joie, « l'inquiète joie, la fragile joie ».

Un poème, entre tous, montrera combien le poète, tout résolu qu'il est à maintenir vivante en lui une foi consolatrice, se garde bien d'exagérer la part des bonheurs que comporte l'existence. Et c'est presque sur un ton de timide résignation que Vildrac y murmure :

Sans espoir de rien, voguer la vie,
Cela vaut la peine tout de même,
A cause d'instants ensoleillés
Qu'il fait vraiment bon sentir passer.
T'apercevrais-tu que tu es heureux,
Si ton bonheur durait plus d'une heure?

Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que, le plus souvent, l'optimisme, chez Vildrac, s'affirme viril et héroïque, en lui inspirant le dessein de « chanter aux hommes leur fortune la plus certaine et la plus délaissée ». Il suffit en effet d'avoir *au cœur assez d'amour*, et les consolations se lèveront du sein même de la détresse.

*
* *

Il y a la *mort*, sans doute : le poète évoquera même dans une vision tragiquement poignante, « le peuple inquiet des mains d'agonisants que le sang à l'aube abandonne » et il se demandera :

Comment les gens peuvent-ils dormir
Sur la grêve de tous leurs râles ?

mais surgit aussitôt l'image de l'enfant, de la vie qui éclôt, et ce miracle quotidien, prodigieux, fait oublier « l'âpre loi du monde », comme il fait oublier ses deuils à la pauvresse qui s'en va, de village en village, avec son nouveau-né, parmi l'éternel renouveau du *printemps*, comme une *simple chanson* consolera les âmes

proches, en dépit de leur apparente diversité, du charretier, du seigneur et du petit boutiquier.

Il y a la *méchanceté* des hommes, car « la bonté des hommes n'est pas constante ni tenace », si bien que « parfois on la croirait morte » mais...

Mais lorsque son jour arrivait,
Elle était aussi pénétrante et chaude
Qu'une eau de vie qu'on boit en fraude,
Dans les prisons.

Et ces *deux buveurs* qui auront demain peut-être mille raisons de se battre, n'en auront pas moins, « au fond de leur vieux cœur un besoin d'embrassade et de liesse. » Du reste, le hasard ne met-il pas souvent sur notre route le *Sauveur* dont la bonté délicate allégera notre âme de sa rancune? Ne nous apporte-t-il pas un éclatant témoignage de la bonté foncière des humbles, « le trésor sur lequel nous devons fonder » et qui, comme l'air et la lumière, est ostensible et partout? Presque tout le livre : *Découvertes* est fait de ces réconfortantes découvertes de ce qui chez l'homme est aussi naturel, aussi spontané que le péché originel.

Sans doute il y a bien aussi la *laideur* des êtres et des choses, mais il y a pour l'observateur aimant une beauté profonde jusque dans les yeux et la voix de femmes disgraciées, et l'on trouve dans le plus misérable paysage « une bonne place d'herbe grasse » ou « un bruit de feuillage et d'oiseaux se pourchassant ». Rares sont les heures où le cœur doit recourir au rêve ou au souvenir !

Il y a les *malheurs* de la vie, mais il suffira qu'une jolie petite fille tende une pauvre petite fleur d'hiver pour que l'hôte misérable de *l'auberge* sente son morne désespoir s'évanouir en sanglots, comme il a suffi de l'aumône d'amour d'un passant pour illuminer à jamais d'un sourire la vie d'une douloureuse femme.

Il y a la *cruauté* de la nature: pourtant, loin de nourrir révolte et haine contre les forces despotiques et sans merci, le naufragé — tout homme n'est-il pas un naufragé? — s'évadera en pensée vers la ville « choyée de soleil », vers la chambre close où dort une famille, vers le jardin coquet qu'arrose une jeune fille, vers les rues, les casernes, les chemins creux, bref, vers le beau royaume :

Où les pensées se touchent et s'échangent,
Où tout se mêle infiniment parmi la terre :
Il vit enfin le grand pays
Où tout se continue dans une seule étreinte.

Et sa chanson de douleur, d'amour et de tristesse, aura vaincu les voix tenaces de la mer. L'adieu au monde du naufragé fait de la victime le vrai vainqueur !

*
* *

Il y a la *guerre*.... La guerre aurait été pour un optimisme de commande la cause d'un revirement brutal et de malédictions exaspérées. Pour beaucoup, il n'y a qu'un pas de l'optimisme au pessimisme le plus sombre. C'est le fait d'esprits sans lucidité et sans indépendance.

Comme pour un de leurs chers aînés, la guerre fut pour les poètes de l'Abbaye une désillusion atrocement douloureuse, mais ils se sauvèrent de la haine et du désespoir tout en souffrant profondément.

Leur intelligence, selon l'expression de Durtain, ne se laissa pas imposer les frontières comme autant d'absolus, et chacun à sa manière, concilia héroïquement les exigences de la collectivité qui l'étreignait et dont il voulait la survie, avec l'ordre supérieur de son devoir humain. Arcos se fait l'historien du *Mal;* Duhamel le médecin et le témoin de la souffrance ; Durtain quittant volontairement la monotonie d'une ambulance lorraine, compromet sa santé et sa vie, comme acteur d'un événement « impensable, rebelle à la perception et à la réflexion » ; enfin, Vildrac se perd, simple soldat et brancardier dans la foule du peuple de France qu'il aime, se refusant à clamer sa colère et attendant l'apaisement pour « prêter sa voix au torrent » qui l'emporta !

Les *Chants du Desespéré* ne comportent guère qu'un poème où la colère gronde, d'autant plus menaçante peut-être qu'elle se contient : c'est *Mobilisation*, qu'explique et justifie la confidence à Luc Durtain : *Il y a d'autres poèmes*. Tout le recueil nous dit: la honte de l'homme participant au crime, devant la nature (*Printemps de guerre, Avec l'herbe*) ou devant l'œuvre sacrée de l'homme (*La Grange, Montblainville*), — la tristesse devant l'anéantissement du génie d'un artiste comme Henri Doucet et de

la vie joyeuse d'un paysan comme Jean Ruet, — et le désir de solitude, de silence,

Ce silence où les pensées
Font leur bruit violent,

le désir de liberté (*Paquebot Tenacity*) et de mort (*Souvenirs, Chants d'un fantassin.*)

Mais le même homme qui voudrait avoir été

Le premier soldat tombé
Le premier jour de la guerre,

n'ignore pas la trêve de ce matin de décembre où rêve

Un peu de grâce printanière,

et où il se chante « un credo vigoureux et tendre » ou bien cette autre de la *relève* et du repos, où l'âme échappée au martyre et à la mort, s'abandonne à la joie douloureuse de reprendre possession du « trésor fait du vaste monde » et de l'avenir de deux longues semaines, et du délice

D'ôter ses souliers pour dormir
A Neuvilly dans une étable.

Pourtant, malgré ce cri de foi presque triomphante qu'est *Europe* (qui précède, notons-le, les trois poèmes: *Retour de la guerre*), c'est un cœur bien humainement partagé entre la douleur et l'espoir que nous révèlent les derniers chants du desespéré. Tout le drame intérieur de Vildrac au lendemain de l'armistice s'y inscrit avec une délicatesse et une vérité infinies. Le poète saura-t-il chanter encore? A l'entour de lui, c'est le tumulte du prétoire,

Où se proclament par cent voix
Le mensonge des criminels,
La cupidité des voleurs
Et la lâcheté des esclaves,

en lui frissonne non plus la joie, mais un amour en deuil, accablé par mille souvenirs de cinq années de guerre, et c'est une affreuse nostalgie qui le hante et l'étreint. Pourtant il attendra d'être affranchi par le temps de la colère impure et stérile, pour tuer

la légende du faux courage et du faux bonheur. Se taira-t-il ? Non, car

L'heure n'est pas non plus, après la servitude
Et dans l'étouffement,
De t'évader bien loin et seul en emportant
Une flamme sacrée.
Il faut rester ici, chanter dans cette nuit,
Chercher avec ton chant,
Chercher comme toujours à quels appels
La vieille foi ouvrira des ailes nouvelles.

Et l'invincible optimisme reparaît dans l'affirmation de l'une des voix intérieures du poète :

Un seul accent vrai de ton cœur
En toi couvrira cent voix fausses.

D'ailleurs, l'amitié est là pour l'aider à se délivrer du mal qu'est en lui « la guerre encore vivante », comme elle lui permet de vivre dans le long exil de l'âpre aventure. Le poème se clôt ainsi par une glorification de l'amitié, de l'innombrable amitié des camarades :

Car sur quoi de certain, sinon sur toi
Pourrions-nous fonder aujourd'hui la joie,
L'inquiète joie, la fragile joie?

*
* *

Mais le lyrique n'est pas le seul à s'être enrichi des découvertes d'un optimisme clairvoyant jusque dans son amour, on pourrait dire : à cause de cet amour même. Le dramaturge, lui aussi, a su tirer parti des observations et des intuitions psychologiques dont cet optimisme rend capable un esprit affranchi de tout sentimentalisme romanesque. On peut même dire que Charles Vildrac aura été le premier à porter sur la scène, en les rendant vraisemblables et intéressants, certains caractères et certaines évolutions morales, sans être le moins du monde tributaire de la psychologie russe ou scandinave. Pour Vildrac, en effet, l'âme humaine est, non pas un ensemble de forces tendant au bien ou au mal avec une sorte de fatalité, mais

un jeu libre de dispositions variées, instables, dont la volonté et les circonstances peuvent amener l'épanouissement. C'est d'ailleurs un bien commun des poètes de l'Abbaye que le vrai moi, en général le meilleur, ne se révèle pas aux autres hommes et qu'il reste même inconscient de sa force, quand l'éveilleur ne vient pas. Les métamorphoses de caractère ne sont pas seulement du domaine de l'éducation première et sont loin d'être exceptionnelles. Sous l'uniforme vêtement des lois et des coutumes, que de conversions qui ne sont pas de simples changements de croyance ! Un homme n'est pas bon ou mauvais, ange ou diable. Il est l'un et l'autre. Et les proportions de bien et de mal varient selon les heures, les périodes, les relations, les circonstances, les passions engagées. La vie, avec ses multiples vicissitudes, fait surgir dans l'individu des éléments restés à l'état de puissance et que des conjonctures propices viendront développer, en quelques minutes peut-être. Quelles ressources insoupçonnées que ce monde de forces obscures qui attendent de naître ! Le théâtre qui a jusqu'ici montré les manifestations logiques d'un caractère donné — trop souvent comme dans une expérience de chimie — peut élargir son domaine en nous faisant assister à de ces éclosions de germes ignorés des individus eux-mêmes. Or, de la plupart des personnages de Vildrac, on peut répéter ce que le poète dit du naufragé de l'*Adieu* :

> *Il y avait au fond de cet homme*
> *Un être ignoré de lui-même,*
> *Un être simple et riche encore*
> *De la confiance des enfants.*

C'est la foi même de Vildrac qui anime Michel Auclair, quand il tente de sauver le bonheur de Suzanne en éveillant « ce qu'il y a de meilleur en Blondeau ». Car « il y a toujours quelque chose ». Et ce sera la nouveauté du troisième acte de *Michel Auclair* que d'amener Blondeau à se dégager de sa gangue de faiblesses et de préjugés, à croire davantage en soi, à se montrer « dans sa plus belle tenue ». Grâce à sa certitude optimiste, celle de son propre créateur, Auclair réussit ce miracle de troubler la conscience d'un homme, d'en tirer cet aveu émouvant: « Je ne suis qu'un propre à rien ! » La grâce, à ce moment, s'est insinuée dans le cœur de Blondeau, la grâce qui lui fait dire cette phrase si banale en apparence, et par là même si vraie, si lourde

de sens, chez un être qui s'éveille: « Je me rends compte de beaucoup de choses.... »

Même vérité morale, même réalisme optimiste dans *Poucette*. Yvonne Blanchet peut n'être pour une dame Cazin qu'une traînée, les égarements n'ont pourtant pas corrompu le cœur de la jeune fille. Qu'importent ses erreurs, puisqu'elle est sortie toute seule de l'ornière! Mais seul l'amour permet de découvrir les vertus latentes sous les actes trompeurs.

Enfin toute la pièce du *Pélerin* n'est que la délicate ébauche d'une métamorphose de chrysalide humaine. Peut-être la jeune Denise serait-elle restée, sans la venue de son oncle, en proie à un sourd malaise et n'aurait-elle jamais pris conscience de ce qu'il y a de meilleur en elle. Mais l'Eveilleur arrive, et l'oiseau prisonnier à qui l'on a rogné les plumes, commence en un rêve d'envol, d'étirer ses ailes.

Par contre, il semble que pour diminuer l'écart entre les bons et les médiocres et ne pas noircir à l'excès ces derniers, Vildrac, soucieux d'une vérité minutieuse, aime à donner aux meilleurs des faiblesses et les leur faire avouer, ce qui n'est pas la moindre des vertus. C'est ainsi que Michel Auclair se rend bien vite compte de la maladresse qu'il a commise en venant reprocher durement à Blondeau ses fautes et l'humilier, l'insulter même, et il confesse loyalement son tort, non point, comme tel héros russe, par besoin de mortification, mais par souci de justice. « Nous ne sommes pas si malins, dira-t-il ingénument, que nous sachions toujours en faisant un pas, où il nous conduit. On s'égare. » Et Suzanne d'ajouter doucement: « Tout le monde s'égare. »

Pareillement Vildrac s'est gardé de faire d'Irma et d'Edouard une réédition des frère et sœur ennemis: le vieux thème psychologique est renouvelé non seulement parce que les différences sont, finement et sans nul pédantisme, fondées sur l'hérédité paternelle et maternelle, mais avant tout et surtout par l'art infini et subtil des nuances. Il eut été si aisé de marquer à l'excès les contrastes d'ombre et de lumière, et de tomber ainsi dans le conventionnel! Mais Edouard Desavesnes sait avec naturel reconnaître ses défauts, tout en affirmant ses droits et ses goûts. Et Irma Dentin, de son côté, n'est pas uniformément peinte en grisaille. Ne serait-ce point parce que l'auteur, on le devine, éprouve pour elle, « cet amour compatissant à toute détresse » dont il se sait le privilège?

Enfin, le mérite rare d'une peinture psychologique telle que celle de Mme Béliard est dans les traces de bonté que le poète sait découvrir parmi des faiblesses trop évidentes, et qui mêlent au tragique de la fatalité des tempéraments toute la grâce d'un sourire plein d'espoir. Car il y a chez la jolie veuve, à côté de l'impuissance d'aimer passionnément, nombre de traits sympathiques par lesquels se légitiment en quelque sorte l'amour et l'aveuglement de Saulnier : Mme Béliard cède à son amant par générosité autant que par sagesse; elle a peur de ne pas savoir rendre heureux celui qui l'adore; elle est franche quand elle avoue que le langage de son ami lui est nouveau ; elle est perspicace et se connaît ingénument ; elle est loyale quand elle demande du temps pour « bien comprendre et convoiter toutes ces richesses », dont Saulnier lui parle ; et il y a en elle un fond de bonté active, de dévouement même, quand elle voit dans son mariage avec Désormeaux un moyen de forcer Saulnier à renoncer à elle et de dériver sa passion vers celle qui l'aime et dont il se sait aimé.

*

* *

On a parlé du « parti-pris de bonté » de G. Duhamel: l'expression s'appliquerait mieux encore peut-être à Charles Vildrac. Mais ce serait encore dans l'œuvre même du poète que l'on pourrait trouver les vers qui le caractérisent le plus justement: dans le poème des *Conquérants*, sur lequel se clôt le *Livre d'Amour*. Lyrique ou dramaturge, Vildrac est celui dont

Les paroles feront trembler
Dans votre poitrine élargie
La voix belle qu'elle recèle
Et que vous ne soupçonniez pas,
Votre meilleure, votre seule voix.

Mais cet optimisme ne dit pas: tout est bien; il dit: il y a beaucoup de mal, et il y a aussi du bien, assez pour qu'on puisse à force d'amour, espérer que le temps viendra de la grande conquête:

Oh! crions de toute notre faiblesse
Que le salut et le seul espoir
Sont dans un grand amour attendri de l'Espèce,
Dans un amour compatissant à sa détresse
Et dans le culte fier des purs joyaux qu'elle a...

Et c'est grâce à cet optimisme que l'œuvre entière de Vildrac a ce que Durtain appelait un jour *l'envergure* de la vie, jusque dans sa tonalité. Le poète ne le dit-il pas lui-même dans les strophes liminaires des *Chants du Désespéré :*

La chanson que je me chante,
Elle est triste et gaie:
La vieille peine y sourit
Et la joie y pleure.

Tout serait à rappeler de cete belle mélodie d'une âme humaine qui connaît « la joie ivre et navrée des rameaux coupés » et dont la chance et la richesse est d'avoir :

Toujours brûlant et fidèle
Et prêt à jaillir,
Ce blanc rayon qui poudroie
Sur toute souffrance;
Ce cri de miséricorde
Sur chaque bonheur.

Christian SÉNÉCHAL.

CHRONIQUES

UNE INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE

Toutes les époques ont été pauvres en philosophes, mais l'histoire nous abuse en concentrant notre attention sur les plus grands ; une illusion naturelle nous porte alors à croire qu'il ne furent que les premiers d'une brillante troupe, alors qu'autour d'eux s'agitait la foule des élèves insignifiants, des opposants fixés dans la raideur de leurs préjugés, des nombreux à l'esprit superficiel et frivole. Notre temps ne fait pas exception à la règle, et la pensée y est misérable. Les uns dédaignent la philosophie pour servir sans réflexion des idoles toujours provisoires qu'ils empruntent à la science en la détournant de sa mission véritable ; d'autres, à l'opposé, rendent selon des rites établis un culte anachronique à une métaphysique mutilée, immobile et stérile, dont l'inutilité même devient un titre de gloire ; d'autres, enfin, amoureux de la vie et de la couleur, croyant qu'ils ne pourront les conserver sans rompre en visière à la raison et à l'intelligence, se grisent de mots, et pour fuir la sécheresse appauvrissante des formules versent dans l'incohérent et dans l'absurde.

Combien aussi nous sentons-nous réconfortés lorsque l'auteur que nous trouvons en face de nous reste un homme complet qui, ne voulant rien sacrifier du réel à des idées préconçues, et soucieux de satisfaire à toutes nos exigences profondes, veut rattacher la pensée à la vie, la spéculation la plus abstraite à l'action effective, concrète, aimable.

Deux ouvrages parus récemment, à peu d'intervalle l'un de l'autre, s'efforcent à réaliser cette liaison. Bien des choses les rendent différents l'un de l'autre, l'inspi-

ration initiale comme l'esprit profond des conclusions, la nature et l'intention des analyses aussi bien que le ressort même du mouvement dialectique. Ils se ressemblent cependant par un même souci de totalité, un même désir de montrer l'unité d'une chaîne que les maladroits ou les impatients veulent briser. Nous voulons parler de la puissante thèse de M. Jacques Paliard, « Intuition et Réflexion », et de « l'Introduction à la Philosophie » de M. René Le Senne. Deux de nos camarades achèvent en ce moment des études sur le premier de ces livres, et l'une d'elles paraîtra même bientôt dans cette revue. Aussi nous contenterons-nous aujourd'hui de parler du second.

Complétons-en d'abord le titre trop modeste : il ne s'agit pas seulement d'une introduction à la philosophie, mais aussi d'un plaidoyer pour l'idéalisme personnel ; un des mérites de l'œuvre est précisément de prendre le lecteur au stade le plus élémentaire de la réflexion, pour l'élever par degrés jusqu'à la compréhension d'une doctrine qui ne passe pas pour facile. Rappelons encore qu'il ne s'agit pas de s'arrêter à un système abstrait et très général. On s'efforcera — et c'est le plus original — de rejoindre la vie et l'action d'où l'on était parti. Mais on y reviendra mieux assuré et avec des forces accrues. Loin d'affaiblir notre élan, notre passage par la métaphysique nous aura stimulés en nous révélant les perspectives indéfinies qui s'ouvrent devant nos espoirs légitimes.

Il faut partir de ce qui ne fait de doute pour personne, de ce qui même pour beaucoup forme le tout des choses, du sensible brut. A la position strictement empiriste, intenable en droit, personne ne se tient en fait, quelque illusion qu'on forme à ce sujet : la moindre activité vitale, la plus petite pensée implique une interprétation de l'expérience, une discrimination et un reclassement de ses éléments. Le sens commun se rend parfois compte sans aucune aide extérieure qu'il dépasse cette acceptation passive que d'aucuns croient possible. Mais c'est pour se complaire dans un réalisme naïf ou dans un dualisme simpliste : autant de nou-

velles étapes à franchir dont M. Le Senne a tôt fait de nous montrer l'insuffisance. Nous pénétrons alors à sa suite dans le domaine proprement philosophique et il ne suffira plus de faire appel à l'expérience personnelle de chacun. Les exemples dont nous avons besoin pour illustrer notre dialectique, la rendre vivante et persuasive, nous seront fournis par ces ensembles plus ou moins cohérents que sont les théories philosophiques. Rationalisme et ontologie, kantisme et métaphysiques allemandes des temps modernes, philosophies du transformisme et de l'intuition, autant de points de vue incomplets qu'il ne s'agit pas de réfuter scolastiquement pour leur opposer de nouvelles thèses, mais dont on veut au contraire dégager la part de vérité, pour l'absorber dans une synthèse supérieure.

Sans doute cette façon de procéder ne permet-elle pas toujours de présenter chaque philosophe ou chaque doctrine dans la lumière qui leur est propre. Mais il serait vain d'en faire grief à l'auteur, comme il serait inopérant de lui reprocher d'interpréter en fonction de l'idéalisme absolu des pensées auxquelles cette doctrine est demeurée étrangère, ou qui, la connaissant, l'ont formellement repoussée et combattue. On oublierait alors qu'il n'entrait dans le dessein de l'auteur, ni de faire une philosophie de l'histoire, ni de résumer l'histoire de la philosophie. On a voulu seulement replacer dans le développement historique, et animer par des exemples illustres une analyse qui, au fond, demeure logique, et nous conduit à l'idéalisme absolu d'Hamelin.

M. Le Senne réussit à nous en indiquer l'esprit général et à en marquer les articulations sans que cet essai de vulgarisation soit trop déformant. Mérite qu'apprécieront ceux qui connaissent par expérience personnelle l'Essai sur les éléments principaux de la représentation. Peut-être cependant le jeu dialectique des oppositions et des synthèses perd-il bien de sa force à être ainsi présenté en raccourci. Un esprit non prévenu risque de taxer de logomachie cet enchaînement de concepts qui nous mène dans un balancement cadencé de la relation à la personne.

Au terme où aboutit Hamelin pouvons-nous nous arrêter ? Sans doute le faudrait-il si nous avions rejoint le concret véritable, la personnalité réelle. Mais « la création de Hamelin reste intellectuelle ; c'est même la plus abstraite des créations. A ce moment de la dialectique, le métaphysicien éprouve non certes l'inanité, mais l'insuffisance de la métaphysique ». La construction doit continuer. Est-ce à dire qu'on va tenter la reconstruction complète de l'objet ? L'entreprise déborderait infiniment nos possibilités et serait au demeurant parfaitement inutile car « nous n'avons pas à refaire dialectiquement l'objet, mais à la suite d'analyses qui seront toujours incomplètes, en profondeur et en amplitude, à faire synthétiquement un objet meilleur que celui qui nous est actuellement donné ». La synthèse du moraliste, différente de celle du métaphysicien, rejoindra le concret qu'il est urgent d'atteindre, en « brusquant les étapes à la manière d'un fourrier ». Sa tâche sera de dessiner à grands traits, avec moins de rigueur peut-être, mais aussi avec plus de fécondité, les principales « fonctions de la conscience », c'est-à-dire les stades de complexité croissante et d'enrichissement progressif qui nous rapprochent de plus en plus du réel. C'est ainsi qu'à la métaphysique se superpose la science, à celle-ci la religion, conçue ici dans un sens très spécial comme une technique générale d'organisation de nos tendances. Mais « la puissance affective que la religion a pour mission de grossir a un corrélatif qui est la représentation abstraite de sa fin ». La religion appellera donc la morale, et celle-ci sera la requête de l'art, « ensemble des moyens par lesquels l'artiste inspire la sympathie avec l'effort vers la finalité ».

C'est la dernière des fonctions de la conscience, mais au dessus de celles-ci la moralité sera l'exigence de leur synthèse, et réussir à les organiser dans chacun de ses actes, c'est pour le Moi être moral. Remarquons enfin que, puisque « chacun des actes moraux se fera à un moment singulier d'une histoire individuelle, il y aura identité entre l'acte moral et l'invention ».

Nous étions partis de l'abstrait le plus pauvre, d'une

idée plus générale même que l'idée d'être, de la relation. L'auteur ne nous quittera qu'après nous avoir montré la voie qui conduit vers le seul concret effectif, vers le seul Etre qui soit vraiment, vers Dieu. C'est là seulement que pourra se clore le cycle que Descartes avait cru pouvoir boucler d'un coup. On nous a montré qu'on ne peut ainsi, par un seul acte d'intelligence sauter du cogito à l'être parfait. L'argument ontologique n'est ni simple ni instantané. Surtout ce n'est pas de l'entendement seul qu'il relève : « Il faut, pour chercher Dieu, la pensée, le cœur et l'action tout entière. »

On ne peut étudier en quelques pages tous les problèmes que pose M. Le Senne dans l'ouvrage si dense dont nous avons essayé d'indiquer l'orientation générale. Mais la considération qui se doit à un travail de ce genre nous fait une règle de ne pas même essayer de critiquer des affirmations de détail, sur lesquelles l'auteur n'a pas toujours eu la place de s'expliquer suffisamment, et qui reçoivent en outre leur physionomie spéciale d'un ensemble dont on ne peut les extraire sans les défigurer. Aussi irons-nous droit à l'essentiel, c'est-à-dire à la métaphysique. La première partie conserve en effet le caractère d'une introduction. L'ordre et l'enchaînement des catégories hameliniennes ne forment qu'un fragment d'un tableau bien plus vaste. La troisième partie elle-même, si captivante et si originale ne doit cependant une partie de son intérêt qu'au fait d'être une vérification concrète de l'idéalisme. Le point capital est donc cet idéalisme lui-même, — c'est-à-dire ici un hamelinisme rectifié, — l'image du monde qu'il nous propose et la manière dont la synthèse ultérieure se rattache à lui. Nous aurons alors plusieurs observations à apporter.

Les analyses initiales nous ont montré comment l'esprit est conduit à l'idéalisme, mais seulement au sens très général où l'on entend par ce terme l'affirmation de la seule pensée, c'est-à-dire de l'objet pour le sujet et du sujet par l'objet. Ne considérer dans l'idéalisme que les post-kantiens puis Hamelin c'est faire une limi-

tation illégitime aussi bien du point de vue de l'histoire que de celui de la dialectique.

Hamelin nous satisfait et nous déçoit à la fois. Nous le sentons très proche de nous : un rien nous sépare, mais un rien qui implique peut-être un renversement complet de point de vue, un rien, en tout cas, auquel il s'est expressément refusé. Nous sommes tentés de tout reprendre plus intérieurement qu'il ne l'a fait, de nous attacher moins à cette relation qu'il considère et qui n'est que de la pensée, ou plus exactement du pensé, qu'au pensant dont le dynamisme la sous-tend. Nous ne voudrions voir dans la relation que l'expression de l'acte essentiel de l'esprit, la projection dans l'objet puis la reprise du dehors de l'opposition fondamentale objet-sujet. Par là nous comprendrions la relation et elle nous deviendrait intime et aimable. Inutile de nous le dissimuler : ce serait là trahir Hamelin. Aucune équivoque n'est permise ; pour lui la relation n'est pas l'acte d'un sujet, c'est un résidu d'abstraction, le simple qui demeure lorsqu'on a poussé l'analyse à son terme, et c'est, tout comme la méthode synthétique elle-même, un fait brut, irréductible, qui, s'il n'est pas certes incompréhensible, n'est cependant compris que parce que nous savons le placer où il convient : au terme de l'analyse et à l'origine de la synthèse.

Car, ainsi que l'exposait Hamelin à Boutroux lorsqu'il soutenait sa thèse devant lui, « expliquer c'est uniquement amener un concept à sa place, en démontrant pourquoi c'est à telle place qu'est amené tel concept. »

Si nous nous refusons à cette théorie de l'intelligence, nous ne pouvons suivre Hamelin. Son idéalisme nous paraîtra condamné à demeurer toujours abstrait parce qu'au point de départ il a coupé délibérément et irrémédiablement ses attaches avec la seule réalité concrète, celle de l'acte spirituel. Nous voulons partir du simple, non de l'abstrait. Avec ce dernier, c'est du complexe qu'on édifiera, non du concret.

Cependant Hamelin considère le rapport dans une conscience individuelle : la relation c'est ce que chacun

de nous trouve ou peut trouver dans son propre esprit lorsqu'il analyse à fond. De là, nous pourrons reconstruire les idées les plus générales, c'est-à-dire les catégories, et parvenir enfin à l'idée de personne. Si nous réservons la question du passage ontologique à la personnalité réelle, il demeure que nous sommes dans une conscience, et que cet idéalisme est essentiellement un personnalisme, comme le voulait son auteur.

M. Le Senne se défendrait d'être strictement hamelinien. Il pense pour son propre compte, en utilisant ses prédécesseurs quand il y a lieu, mais en conservant son originalité. Cependant, chose curieuse, alors que lui aussi, et bien plus même qu'Hamelin il est personnaliste, c'est dans le sens de l'impersonnalisme que sa métaphysique s'écarte de celle de l'Essai. Quelle est l'origine de cette orientation qu'au fond il n'a pu vouloir ?

Nous la trouverions peut-être dans le désir qu'il a eu de supprimer les difficultés avec lesquelles Hamelin s'était trouvé aux prises pour expliquer la communication des consciences. En retrouvant la conscience personnelle, celui-ci s'était trouvé embarrassé pour en sortir. A la question de savoir comment et pourquoi il faut affirmer quelque chose d'extérieur au Soi — le problème de Descartes — il avait seulement répondu que « l'existence d'une pluralité de consciences... est une apparence invincible et sans doute plus qu'une apparence, si nous parvenons à comprendre comment un être et ses actes peuvent être donnés pour un autre être ». Sur ce deuxième point — le problème de Leibniz — il n'avait apporté que des explications flottantes et ambigües d'où l'on peut seulement conclure qu'il se sentait porté vers une théorie assez proche de celle de Malebranche. Ce qu'il nous dit lève d'autant moins nos doutes qu'au point où l'on en est, il s'est déjà introduit dans le système de nos concepts une notion grosse de conséquences, celle de la contingence, qui risque bien de faire craquer tout l'ensemble. L'harmonie préétablie ne saurait ici servir à rien puisque les monades sont libres. Faire communiquer les consciences en passant

par Dieu comme le voudrait Hamelin ne résout pas mieux le problème. La communication entre Dieu et les êtres dépendants reste aussi mystérieuse que celle qui s'établirait directement entre ces derniers.

Devant ces obscurités, M. Le Senne s'est demandé si notre puissance ne viendrait pas de ce que nous nous attachons à ce que les positivistes appellent un « pseudo problème ». Il serait vain de vouloir faire communiquer les consciences après les avoir fermées les unes aux autres. En vérité elles ne s'isolent jamais que par abstraction et les consciences individuelles ne se placent pas dans les sujets, mais dans les rapports qui s'établissent entre les différents sujets et l'objet commun qui les lie.

C'est dans ce sens qu'il a modifié la fin de la construction hamelinienne. Au lieu de la faire aboutir à *une* conscience, il la fait s'épanouir en une république de consciences groupées autour de l'objet unique, et voici comment.

On vient de poser la notion de nécessité. Le ressort même de la dialectique d'Hamelin étant l'opposition, c'est-à-dire l'obligation pour la pensée de poser en face de chaque terme son contraire, puis de les réunir tous deux dans une synthèse, en face de la nécessité nous poserons la contingence. Or, nous dit M. Le Senne, la nécessité est l'unité de possibilité : il n'y aura donc qu'un seul système nécessaire, l'objet sera unique. La contingence au contraire se définit comme pluralité de possibilités : les sujets dans lesquels elle réside seront donc multiples, et chacun de leurs actes modifiant l'objet commun retentira dans toutes les consciences.

La solution est élégante ; nous ne croyons pas cependant qu'il nous soit possible de l'accepter. Tout d'abord, ce qui s'oppose à la nécessité comme étant la pluralité des possibilités, ce n'est pas la pluralité des *sujets*, car un sujet n'est pas un possible. C'est au contraire, la pluralité des modifications qu'un sujet, le *je*, peut apporter à l'objet. Voici donc que reparaît le problème de la communication qu'on avait voulu éliminer, et même, derrière lui, le problème plus général de l'action,

car comment concevoir que le sujet puisse modifier l'objet si celui-ci est le nécessaire, partant l'immodifiable ?

Enfin, si nous comprenons que le jeu des oppositions et des synthèses puisse avoir un sens dans une conscience, et si celle-ci est même la synthèse du sujet et de l'objet, où se fera la synthèse de l'objet et des sujets multiples ?

Nous touchons là une ambigüité qu'on rencontre fréquemment dans les divers idéalismes. Ils mettent tous en avant l'idée de conscience. Mais qu'entendent-ils par conscience ? Est-ce une conscience universelle, transcendante, comme celle à laquelle la construction de M. Le Senne nous ferait aboutir ? Mais elle ne bénéficiera pas de l'évidence illuminante du cogito qui est à la racine du système, et nous irons vers un panthéisme injustifiable. Veut-on parler au contraire de la conscience « in abstracto » ? C'est revenir à l'impersonnalisme kantien, c'est-à-dire à une manière qu'on voudrait positive et qui n'est qu'avortée de ne pas se prononcer quant au fond. S'agit-il enfin de la conscience personnelle, de ma conscience ou de la vôtre ? La position reprend alors toute sa force, mais nous ne pouvons plus admettre la solution qu'on nous propose. Dans la rigueur du terme ce n'est plus alors un objet unique qu'il y a, mais autant d'objets qu'il y a de sujets, et partant de consciences. L'unité de l'objet n'est alors pas autre chose que l'identité des lois dans les différentes consciences. Il sera ce que chacune, du fait même de sa propre nature, ne pourra pas ne pas poser pour elle-même. Quant au problème de l'action il se déplace alors et rebondit. Mais nous n'avons pas à examiner ici les hypothèses peut-être prématurées qui nous sont suggérées. Nous avons voulu seulement marquer qu'un problème demeure qui n'est pas fictif et que la métaphysique doit s'attacher à résoudre.

D'ailleurs, malgré l'obscurité qui demeure sur ce point, la construction synthétique qui est l'œuvre propre de M. Le Senne et qui, de la personne abstraite remonte jusqu'au concret, conserve toute sa valeur. Certains

points pourront être légèrement modifiés par ce que nous apprendrons touchant le rapport mutuel des différentes consciences aussi bien que touchant le rapport de l'homme à Dieu. C'est ainsi notamment que la religion pourrait retrouver son sens traditionnel. Mais notre auteur n'a jamais prétendu nous enfermer dans un cadre étouffant. Ce ne sont pas des barrières qu'il dresse à chaque instant sous nos pas. Ce sont des points d'appui qu'il nous offre, et nos libertés ne peuvent l'en remercier d'une manière plus cordiale qu'en les utilisant dans nos démarches personnelles, que celles-ci soient théoriques ou pratiques — ce qui ne diffère d'ailleurs que par la complexité de notre action.

Gaston BERGER.

DEUXIEME OPINION
SUR LES FAUX-MONNAYEURS

« *Je joue tout le long du livre, à cache-cache avec mon titre.* »

André GIDE.

La première fois que je lus *Les Faux Monnayeurs*, une sourde irritation m'anima contre André Gide. Comme s'il eut fallu que je me défendisse, j'attaquais de front une si basse morale, tant de cynisme, une telle immoralité. Je hurlais avec les imbéciles, presque avec satisfaction. Je confondais, dans mon désir de libération, l'œuvre et l'homme, étayant de souvenirs et de médisances la volonté de mon esprit.

La critique acheva de fausser mon jugement. Ce ne furent qu'épines sous les roses, qu'attaques grossières de jaloux, qu'éloges de comparses. Quelque chose comme une conspiration aboutissait. « Premier roman » ironisait M. Lœwel ; « comment appellerons-nous donc *l'Immoraliste* et la *Porte Etroite ?* ». M. Jaloux concédait une valeur au livre mais, le comparant aux romans russes, plaignait, in-petto, M. Gide d'avoir réalisé une œuvre informe. M. Mauclair défendait la morale outra-

gée et se frappait la poitrine. Quelle sainte croisade ! Tous les amis des gentils s'engagèrent courageusement.

Les œuvres puissantes suscitent toujours ces réactions. Quelque chose de vraiment fort gêne aussi bien ceux qui se croient de la partie que les lecteurs bénévoles. Le critique de profession est fatalement obligé de méconnaître le bel objet. Il ramène tout à un canon qu'il s'est formé par commodité, canon selon lequel il déforme à sa guise ce dont il parle.

Ne serions-nous pas, en effet, devant un grand livre ? Pour le bien situer, il faut se rappeler la courbe d'André Gide : des *Cahiers d'André Walter* à l'*Immoraliste*, de l'*Immoraliste* aux *Caves du Vatican*, des *Caves* aux *Faux Monnayeurs*. Je sais bien qu'après coup on découvre la filière, que dans *Paludes*, livre centre de sa pensée, est enclos toute son œuvre. Mais combien imprévisible ne reste-t-il pas ?

Chaque nouvel ouvrage donne l'impression, quand il paraît, que l'auteur est arrivé au bout de sa carrière. On ne sait pas ce qui va arriver. Une puissance pareille de renouvellement force l'admiration.

Les amis mêmes de Gide, qui avaient lu des fragments des *Faux Monnayeurs*, s'effaraient quand la *N. R. F.* publia les deux tiers du roman. Gide, avec dédain, chassait son nombre en Afrique. Car, c'est ceci qui est épouvantable, n'est-ce pas ? Ceux qui se disent les amis de Gide, le détestent. L'amitié qu'inspire la merveilleuse intelligence de cet homme, son équilibre physique (n'ai-je pas reconnu les traits originaux de Gide sur les épaules de nos paysans d'Uzès ?) humilient ceux qui l'approchent. Et, peut-être, les hommes de lettres ne peuvent-ils lui pardonner cette supériorité, parce que le génie de Gide est perpétuellement intérieur. Encore une fois il déroutait le troupeau.

Je ne prétends pas que cette façon d'être soit absolument gratuite, qu'il n'y ait pas une volonté déterminante à ces chemins nouveaux qu'il se trace sans cesse. Nous pénétrons ici la suprême originalité de Gide. Son esprit *choisit* sans arrêt. Il ne s'arrête pas de choisir de nouveaux éléments qu'il s'incorpore.

Ainsi, quand on reconnaît quelques-uns de ces éléments, on commet l'erreur de vouloir pousser ceux-ci par la logique, dans l'œuvre où ils apparaissent : Nietzsche et *les Nourritures,* les puristes du XVII^e^ et *Isabelle,* Dostoïewsky et *les Faux Monnayeurs.* Parallèles faciles et faux aussi. Bien sûr que *les Faux Monnayeurs* ne seraient pas ce qu'ils sont, si Gide n'avait étudié le roman russe. Nature d'une partie extérieure des personnages, goût des cas spéciaux qui reflètent le monde normal en le déformant, voila des emprunts faits aux russes. On prend son bien où on le trouve. Et tant mieux que Gide ait trouvé ce nouvel aliment, que sa curiosité l'ait poussé à mieux pénétrer certains domaines. Mais je sens l'injustice de cette limitation.

L'œuvre est d'abord d'essence gidienne et française. Dans la façon dont les personnages vont vivre, les faits survenir, on reconnaîtra la présence de Gide, l'atmosphère de notre société. Si Aliocha, si Stavroguine sont essentiellement russes, l'écrivain Edouard, les familles Molinier et Profitendieu sont françaises avant tout.

Découvrir des tares, des faiblesses sous l'apparence de la santé, le désordre sous le manteau de l'ordre, cela doit nous porter à sympathiser avec le romancier qui, de la sorte, rejoint les moralistes par le moyen d'histoires agréables. Et cela aussi est bien national.

Comme elle paraît plaisante, dès lors, cette indignation des critiques vertueux qui, pour mieux cacher leur haine de tout ce qui les dépasse, font appel aux sentiments patriotiques, religieux, sociaux ! En vérité, il importe peu. Voici comment, je pense, nous pourrons expliquer le livre :

Le romancier Edouard prépare un ouvrage qui s'appelle Les Faux Monnayeurs. *Pendant qu'il l'écrit, la vie précipite sous ses regards une suite d'aventures où il est mêlé, non pas accidentellement, mais parce que ces aventures sont celles de sa famille et se passent dans son milieu. Les événements se projettent sur les pages du roman et empêchent Edouard de distinguer la direction qu'il prend. Il a parfaitement conscience de cet état.*

Sa curiosité, sa sensualité aussi, le mènent, et il se sent dominer par la fatalité, prédestiné comme tous les êtres. Son œuvre n'est et ne sera qu'une matérialisation, un épiphénomène sans importance, auquel il tiendra seulement au moment où il se manifestera. S'il est romancier, son métier ne le jette pas dans un monde clos, professionnel. Avec les tics, les nécessités de son labeur, il est avant tout un homme qui joue, sur cette terre, la comédie que Dieu décida de lui faire jouer.

Tel me paraît le sens du livre. Nous revoyons dans Edouard, Ménalque. Les derniers mots du journal d'Edouard nous semblent significatifs : « Je suis bien curieux de connaître Caloub ». Bernard c'est Nathanaël, un Nathanaël dont nous savons qu'il est rentré chez lui, parmi les siens. Olivier, second Nathanaël, tentera de se tuer. « Il comprenait qu'on se tuât, mais seulement après avoir atteint un tel sommet de joie, que l'on ne puisse, après, que redescendre. » Bernard, Olivier, Boris, Georges, Caloub, Vincent, Armand, oh ! famille des Nathanaëls.

Trois visages de femmes : Laura, Lady Griffith, Mme Molinier ; créatures conventionnelles. Ici, visiblement, Gide voit du dehors. Aucun de ces êtres n'est percé dans son âme. La pensée de Gide change de climat : ici, elle dépeint. Il ne s'attarde guère, d'ailleurs. Il ne sait précisément parler que d'une pauvre fille, anormale, sacrifiée, vierge et enlaidie. La seule vivante femme de l'ouvrage est un cadavre, une sœur laïque : Rachel.

On croit entendre le froufrou d'une robe de femme ; mais le visiteur, dans cette demeure, n'entendra jamais qu ce froufrou. Est-ce vraiment une femme qui a disparu dans l'ombre, et qu'on ne voit pas ?

C'est alors que la maîtrise d'un genre apparaît : ces créatures cérébrales, mal définies, qui semblent frôler à peine les hommes avec lesquels elles vivent, quelquefois avec passion, ne nous émeuvent pas. Jamais le lecteur ne prendra en pitié Laura, enceinte et délaissée ; jamais le lecteur n'excusera Sarah ; jamais lady Grif-

fith, noyée, ne nous touchera. André Gide s'arrange à ne pas nous laisser porter attention aux femmes, qu'il présente, souvent, de pathétique façon.

On s'est servi des positions prises par l'auteur à différents moments, pour ne voir dans *les Faux Monnayeurs* qu'un système de défense. On a insinué que Gide avait insulté la famille et la société parce que beaucoup de ses personnages, presque tous les hommes, étaient anormaux. Vaine querelle ! Le romancier est libre d'étudier qui lui plaît.

Accusera-t-on de crime celui qui fera un roman sur les criminels ? Gide nous a montré des milieux parfaitement exacts, que nous côtoyons tous. Les vices sont aussi dans la société bourgeoise, la plus austère d'apparence. Il est évident qu'il se trouve des magistrats probes et d'autres non. Les magistrats Molinier et Profitendieu sont humains lorsqu'ils évitent un scandale qui les pourrait salir eux et la société qui les paie pour la défendre. En outre, l'ironie de l'auteur les accable et les flagelle.

J'ai l'impression, enfin, qu'il n'est pas temps de se prononcer sur ce livre. J'aurais voulu pouvoir en dénoncer les faiblesses. J'aurais voulu pouvoir crier à Gide : Bon débarras ! Les influences dont on se libère, on a toujours soin, par lâcheté, de les réprouver. Certes, ma pensée, mes goûts littéraires, doivent beaucoup à Gide. A dix-huit ans, il fut pour moi comme une révélation, et j'aimais la vie passionnément dans l'exaltation des *Nourritures*.

C'est libéré de cet amour, enclin à trouver dans les œuvres nouvelles de celui qu'a écrit *Paludes,* tout le mal possible, que j'ai abordé *les Faux Monnayeurs.* La puissance, la maîtrise de Gide m'ont vaincu. Je n'aime pas sa pensée, je lui trouve un goût de mort que je déteste ; je sens en quel mépris cet homme doit tenir tout ce qui me fait meilleur. Je m'incline devant une telle œuvre d'art.

L'art, n'est-ce pas le choix ? *Les Faux Monnayeurs* sont un livre porté des années dans l'esprit de l'auteur.

Un souci constant de forme, de composition, en font une œuvre maîtresse. C'est cela que je voulais dire.

Un ennemi de cette taille, quel honneur de le combattre ! Mais avec des armes dignes de lui. Lorsque les chiens aboient, celui qui aboie avec eux, c'est par veulerie qu'il le fait. Et cette veulerie, parfois, le contente. Employer des moyens de polémique, abaisser au journal quotidien les problèmes que soulève une œuvre mûrie dans le silence et le travail, cela reste une indignité, cependant.

Le respect de son ennemi est la première condition de la beauté d'une lutte.

Georges BOURGUET.

LIVRES

CRÉANCES, par *André Salmon* (N. R. F.).

Rétrospective non sans mélancolie, voici une réédition d'ensemble des premières poésies de Salmon, celles du temps de « Vers et Prose » et de l'amitié d'Apollinaire.

1905-1910 et la rue Saint-Jacques et la rue Ravignan où est née toute une poésie, dans cette vieille bicoque de poussière et de songe où dansaient les pendus, où l'eau des puits cachait de doux ivrognes mi-noyés. Et la douceur perdue de cette déjà fabuleuse bohème qui fit s'acoquiner Jacob avec les anges. De gentils regrets sentimentaux s'ébranlent à cette rencontre. Depuis, tant de cruautés nécessaires, tant de nécessités cruelles ont entraîné les uns et les autres hors des chemins du tendre que Salmon lui-même doit mal sourire à ses « Créances ». Et pour qu'il ne s'attarde point à pleurer sur une jeunesse tôt passée, il lui faut bien toute cette ardeur ingénue et vive qui le guide maintenant vers son Saint-André à travers les décombres et les désastres de Prikaz et de l'Age de l'Humanité.

Il faut cependant aimer « Créances » où l'on retrouve, sous quelques influences pourtant, la naissance fraîche et spontanée d'un art qui deviendra l'expression toujours plus sensible d'un des tempéraments les plus originaux de notre temps.

Pour moi qui ait découvert, en troisième A, la poésie de Salmon dans un article d'Henri Franck où elle m'apparut

comme une terre nouvelle, je ne sais plus dissocier mes impressions de lecture actuelles du choc émotif éprouvé autrefois — déjà. — Les deux « Quatorze Juillet » seront toujours pour moi une première ivresse et je tremblerai toujours en songeant à cet *Estaminet de l'Etoile Polaire* où :

L'un qui revient du bagne de Poulo-Condor,
Ecrase dans son poing d'ange ivre une fleur d'or.

où celui-là se saoûle, où celui-ci se lamente :

J'ai beaucoup fait pleurer mais je ne sais plus qui
. . . .
J'ai près de Singapour un fils qui me ressemble
Le prénom de sa mère est gravé sur mon cœur.

Jonas-le-Hérisson ou Grégor le criminel, tendres canailles, mauvais garçons, sont pour moi de vieux compagnons : je les retrouve toujours avec le même plaisir.

André GAILLARD.

« DE L'ILE DE CIRCÉ... A LA FORÊT NATALE », par *Joseph Dulac* (La Caravelle).

Je n'aime pas ce titre mais nombreux sont dans ce recueil les poèmes qui me charment. Dulac me semble adorer Marseille comme Brauquier mais il ne voit pas la ville du même point de vue : Avant toute chose il rêve. Brauquier dans « L'au delà de Suez » ne rêve pas : Il est dur, brutal, comme un coup de sifflet aux oreilles. Il a vu et aimé la rudesse des quais. La mer, les bateaux en partance, les filles pourries, tout cela tourne chez lui comme un cinéma et nous entraîne, battus mais contents. Dulac ne s'extasie point devant les montagnes dorées d'arachides, les étiquettes bariolées, les fûts vides ou devant cette étonnante rue Beauvau, des bars et des agences maritimes. Il parle de partir mais au fond il doit mieux aimer lire au coin du feu, songeant à Shéhérazade, aux sultanes de Loti, au Venise de Van Dongen, à la Méditerranée d'Homère, des « Orientales » et du Baedeker plutôt qu'au trafic du canal ou aux bateaux citernes de la « Standard Oil ». Dulac nous offre un

cocktail sentimental à déguster avec des rayons de lune en guise de paille : C'est un homme charmant. Au fond, peu lui importe le voyage : La mer, il la considère vautré dans une chaise de pont, menant un flirt international embué de cigarettes blondes. Il veut tout ignorer du reste, ne se retournant que par acquit de conscience vers une enfance plus naïve. Il aime la poésie et l'amour, les horizons. C'est un sage qui a beaucoup d'esprit. Mais il ne sait pas que là-haut l'aiguille bleue des compas s'affole aux quatre coins de la rose des vents. De la mer il n'a vu que le sourire ; il ignore cette grève de nuit où Baudelaire s'embarquait, cette mer tragique des vaisseaux perdus et des herbes où les sirènes de l'inconscient entraînaient l'archange Rimbaud.

Léon-Gabriel GROS.

VIVE LA VIE, par *René Laporte* (Les Cahiers Libres).

Les tournesols avec des airs penchés, cadrans solaires, marquent l'heure de la Révolution. Courants, contre-courants, la girouette du rêve délivre les quatre points cardinaux. J'aime ces images, ces idées, cette gentillesse, ces images en bélier contre la littérature ; bélier du rythme et densité poétique.

René Laporte allume quelques pétards, des barrières en carton-pâte s'écroulent. C'est un feu d'artifice de fleurs, de gestes, de notations, avec même les larmes des fusées et des jets d'eau attendris par ce lyrisme d'amour et de mort :

Brûlons le malheur sec des fleurs fanées
Banque perdue, bateau perdu
Les souffles tombent comme des sous
On va être soi-même
Les souvenirs sont des bagages sans importance
Passionnément, à la folie
Le Printemps vient, le printemps parle
Les marguerites ont beaucoup de travail
et les oiseaux chuchotent des histoires galantes
perchés sur la pointe du cœur.

Jean MALAN.

LE CŒUR LOURD, par *Marcel Ormoy* (le Divan)

La mélancolie de Marcel Ormoy chante sa chanson sur le ton de la confidence. Sa plaquette est comme une conversation discrète avec les sourires et l'œil qui soulignent les sous-entendus.

Les influences ne sont pas niées, mais le tour des poèmes est prompt, agréable, spirituel.

De jolis vers un peu précieux, un peu démodés mais charmants :

> *Ah ! pour vous cacher mes alarmes,*
> *si je ris en vos bras,*
> *les pleurs que je ne pleure pas,*
> *ce sont pourtant des larmes.*

Les élégies qui suivent me plaisent et me paraissent particulièrement réussies.

Jean MALAN.

LA MENTALITÉ PRIMITIVE, par *Charles Blondel* (Stock).

Que pensent les primitifs, les « sauvages » ? Et surtout, comment pensent-ils ? Leur esprit diffère-t-il foncièrement du nôtre, et peut-on parler vraiment d'une « mentalité primitive » ?

A cette dernière question, M. Lévy Bruhl, dont le point de vue a renouvelé l'étude des sociétés inférieures, répond par l'affirmative. Les deux gros ouvrages qui nous exposent le résultat de ses recherches sont bien connus des spécialistes, mais le romancier, l'artiste, le voyageur les ignorent ; ils auraient cependant grand avantage à être eux aussi au courant de ces travaux. Aussi liront-ils avec plaisir et avec profit le petit livre dans lequel M. Blondel les a condensés pour eux ; c'est un résumé clair, intéressant et complet... autant qu'il se peut sous une forme aussi succincte. Peut-être cependant l'auteur présente-t-il un peu vite comme certain et définitivement acquis ce qui demeure encore douteux. On n'a pas sous les yeux assez de pièces du procès pour pouvoir se faire une opinion personnelle ; il nous faut recourir aux sources, ainsi qu'on nous y invite d'ailleurs.

Le plus curieux est peut-être que le peu de faits qu'on nous

présente, et qui sont moins des preuves que des exemples, se retourneraient plutôt contre la thèse proposée. Prenons-y garde, car la question est d'importance. Dépassant la logique et la psychologie, elle retrouve cette métaphysique qu'on voulait éliminer : c'est en somme, sous un masque nouveau, la vieille alternative du rationalisme et de l'empirisme. Si les catégories, c'est-à-dire les lois fondamentales de notre esprit n'existent pas déjà chez le primitif, c'est qu'elles sont le produit en nous de l'expérience.

Mais de quel point de fait est-on parti ? De la différence entre l'attitude du sauvage et la nôtre. Qu'y a-t-il alors de plus scientifique ? Est-ce d'expliquer les bizarreries constatées par les propriétés de « l'esprit bizarre », ou de montrer sous quelles influences, à coup sûr très complexes, un esprit — au seul sens que nous puissions attribuer à ce terme — en vient à penser comme celui des primitifs ?

M. Blondel remet sur le tapis et pour le grand public, un problème attachant. Son livre est utile à lire, mais ici, comme partout en philosophie, il faut que le lecteur garde en éveil son esprit critique.

Gaston BERGER.

LÉGENDE, par *Clémence Dane*, traduction de l'anglais de Mlle *Jeanne Scialtiel* (Plon).

La « Légende » de Mme Clémence Dane dut valoir à son auteur la joie d'avoir écrit une de ces œuvres « où il ne se passe rien ». Fort peu de convention dans ce livre qui résume deux heures de causerie entre cinq personnes du monde littéraire, obstinées à discuter les mérites et l'existence d'une femme écrivain dont on vient de leur apprendre la mort. Cette Madala Grey, auteur de talent, et peut-être de génie, dont ils considèrent comme une désertion le mariage et l'amour pour une simple vie de foyer, ils en parlent en familiers de sa personne et de son œuvre, comme nous parlerions d'un ami défunt, en évoquant cent menus détails et circonstances de sa vie, et c'est la juxtaposition de touches minimes qui finit par édifier, pour notre profit, un portrait singulièrement vivant de la morte. Ce portrait, pas une fois il n'a été traité d'ensemble : on ne nous a dit ni

la forme de la bouche, ni la couleur des yeux, ni le son de la voix ou de l'âme de l'héroïne. Et pourtant, aux dernières pages du livre, l'impression de réalité est si frappante, que nous sommes prêts à partager l'hallucination de deux silencieux qui ont assisté sans mot dire au bavardage du petit cercle, et à voir entrer vivante et agissante Madala Grey elle-même.

M. Romains avait déjà fait commencer pour nous la vie d'un être au jour de sa mort, mais il nous mettait d'emblée en présence d'une légende toute construite. Mme Dane nous fait assister à la naissance même de cette légende, et la clarification progressive de son personnages évoque ces génies des Mille et Une Nuits dont la forme se dégage peu à peu de la colonne de fumée qui leur donne naissance. Au début du livre, tout nous paraît brumeux dans les racontars et les médisances des cinq salonnards pourris de littérature. Et lentement, à leur insu, sans que leurs paroles se précisent, la personnalité radieuse de Madala Grey s'impose à leur médiocrité, les domine, les contraint à s'effacer. ils n'ont plus qu'à disparaître. Il fallait une adresse singulière et une rare délicatesse de touche pour respecter la vraisemblance de ce double mouvement. Mme Clémence Dane y a pleinement réussi, et si nous pouvons regretter de ne pas juger son œuvre dans le texte même, la traduction souple et certainement très fidèle de Mlle Jeanne Scialtiel nous en fait au moins deviner les plénitudes savoureuses et les éloquentes ellipses.

Philippe NEEL.

LE SALON DE MADAME ARMAN DE CAILLAVET, par *Mme J.-M. Pouquet* (Hachette).

La liaison d'Anatole France et de Mme de Caillavet était de leur vivant une de ces « transparentes énigmes » dont parle Saint-Simon. Depuis la mort de France nous n'ignorons plus grand chose de cette énigme, grâce aux nombreux ouvrages qui ont apporté leur contribution à ce chapitre de l'histoire littéraire, et au tout premier rang desquels il faut placer « Le Salon de Mme Arman de Caillavet ».

Il est curieux de constater que, malgré la bienveillance de Mme Pouquet qui s'interdit presque toujours de juger et laisse

parler le plus possible les documents et les faits, son ouvrage confirme presque sur tous les points les jugements que M. J.-J. Brousson a portés sur Anatole France. Mais le portrait qu'elle nous donne de Mme de Caillavet est plus flatté ou, sans doute, plus ressemblant que l'ébauche qu'en a tracée l'auteur d' « Anatole France en pantoufles ».

Son influence sur l'auteur de « Thaïs » fut considérable. Elle lui donna une discipline, lui suggéra des idées et des plans, le força à écrire. Elle recueillait pieusement ses moindres phrases, aiguillait la conversation sur les « morceaux de bravoure » du maître, qu'elle déclanchait à point et que le maître récitait comme une leçon, d'une voix nasillarde et chantante devant les auditeurs pâmés. Avec une obstination touchante elle s'efforça de faire de France un homme du monde. Pendant vingt ans, son salon fut le cabinet de travail de France et son estrade. Cette femme qui pouvait, d'un mot, rendre à l'Abbé Moreux ses télescopes confisqués lors de la séparation, ou pour faire une politesse à Loti, conserver à Rochefort ses cuirassés, mobilisa toutes ses relations au service du maître et se consacra à sa gloire.

Il ne lui doit pas seulement beaucoup de sa gloire, il lui doit plus : Un peu de son œuvre. Sans elle, il n'eut jamais écrit telle préface au « Chemin de Paradis » de Maurras qui contient à mon sens ses meilleurs vers ; il n'eut jamais écrit non plus ce « Lys Rouge » qui, sans être son chef-d'œuvre, est avec l' « Histoire Comique », « Crainquebille » et ses livres de souvenirs, une de ses œuvres les plus humaines. Sans elle Anatole France n'eut pas été tout à fait Anatole France.

Les nombreuses lettres reproduites par Mme Pouquet révèlent en Mme de Caillavet, qui ne se piquait point d'écrire, un écrivain très honorable. Je cite presque au hasard : « En fermant ma porte vitrée, j'ai brisé le verre et me suis fait au poignet une entaille qu'il a fallu recoudre : C'est un travail à l'aiguille qui manque d'agrément quand on fournit l'étoffe... » Cette phrase qui fleure le dix-huitième siècle est d'une langue ferme. J'aime moins les divers morceaux de son cru que Mme de Caillavet a glissés dans l'œuvre de son ami. Ce sont des pastiches médiocres. On dirait du France pâle et ramoli, du France, si j'ose dire, tel que l'a vu Van Dongen. C'est là la forme la plus directe mais la moins heureuse de sa collaboration.

L'histoire retiendra que cette femme fut l'Egérie d'Anatole France, et qu'elle pratiqua avec maîtrise l'art délicat de recevoir des gens d'esprit et de les faire briller les uns contre les autres. Art un peu ridicule et charmant, qui fleurit aux époques de la « douceur de vivre » et dont nous sommes en train de perdre le secret.

Jean PHILIPON.

LES DAMES DE BOISBRULON, par *François Fosca* (Kra).

Voici un roman dont chaque personnage mériterait une analyse séparée. Nous sommes en pleine province, dans une maison de campagne : Deux vieilles dames d'esprit et de cœur bornés, l'une par des souvenirs de mondanité perdue, l'autre par les soucis domestiques ; un adolescent passionné ; un précepteur voltairien qui travaille à le corrompre et cache ce jeu en allant à la messe ; une jeune fille infirme ; une demoiselle de compagnie, cupide, sensuelle et fourbe, mais qui feint elle aussi la piété pour dissimuler ses visées sur un vieux garçon pusillanime qu'elle parvient à épouser, quitte à le tromper plus tard avec le neveu... Certainement M. Fosca a étudié Meredith et Georges Eliot : Malgré l'intimité étroite dans laquelle vivent tous ces êtres, il a su maintenir l'étanchéïté de chaque caractère ; et c'est le signe d'une certaine vue juste de la vie qui devient de plus en plus rare chez les analystes. Il semble être servi surtout par de remarquables dons d'observateur. Il connaît les hommes, ayant projeté son étude hors de lui-même, et de là vient l'accent de vérité qui émane de cette histoire. Peut-être, toutefois, serait-elle plus persuasive encore, s'il en était un peu moins absent. Point de sévérité chez ce misanthrope, mais aussi point de compassion ; son humour même reste assez froid. Lui-même semble avoir craint parfois d'être ennuyeux, et là c'est lui qui s'est trompé. Epris — et je comprends cela — de la lenteur anglaise, tout-à-coup on dirait qu'il éprouve un scrupule, ou s'impatiente, ou appréhende l'impatience du lecteur... Alors, au lieu de laisser glisser son récit sur sa pente naturelle, il le stimule. D'où résulte une accélération quelque peu artificielle à chaque transition. Cela devient surtout sensible vers la fin du roman, que M. Fosca a nettement *poussé* jusqu'au drame.

Comme si n'étaient pas déjà dramatiques les rapports quotidiens entre les êtres, dès l'instant qu'on en dévoile le mécanisme. Or, c'est à décrire ces rapports qu'il excelle. Léonce d'Aigrepelisse, ancien zouave pontifical, quinquagénaire sentimental et naïf, traîné dans les palaces par sa jeune femme qui commence à le haïr quand elle s'aperçoit qu'il distribue mal les pourboires, m'émeut davantage que le poison et la noyade finale. Des détails dignes de Proust, une catastrophe à la Bourget. Au total, un des meilleurs romans de cette année.

Gabriel D'AUBARÈDE.

FORCE ET BONTÉ, par *Bakary Diallo* (Rieder).

Bakary Diallo est né à Sovanabe Botol, canton du cercle de Dagona. Son enfance s'écoule entre la garde des troupeaux et la contemplation de la nature. Engagé volontaire à 18 ans dans un régiment de tirailleurs sénégalais, il apprend le français et la vie civilisée à travers la théorie militaire et la guerre.

Adorable naturel des races jeunes, les bêtises, les vilainies, les laideurs, les injustices qui émoussent trop souvent nos enthousiasmes ne sont pour Diallo que des accidents très rationnels. Il a su comprendre le mouvement de la vie où les hommes et leurs désirs ne sont que des réflexes.

Force et Bonté est un livre en dehors de la littérature. Il est écrit dans une prose simple, naïve, directe, à mon sens un peu trop plate, un peu trop nue, mais à laquelle des qualités de naïveté et d'amour donnent par endroits un caractère de grandeur indéniable.

Le manque d'imagination du volume m'a cependant étonné. J'aime à croire que dans ses prochains ouvrages, Bakary Diallo saura tirer un parti plus heureux de son atavisme, images et rêveries, qu'il me semble ne pas apprécier à sa valeur. Cette réserve n'est toutefois que l'expression d'un désir personnel. Une si grande force d'amour se dégage de ce livre que je me sens secrètement humilié des réserves littéraires que je pourrais formuler.

Lisez *Force et Bonté* par Bakary Diallo, le premier écrivain français de race noire, excellemment présenté par Jean-Richard Bloch.

Jean MALAN.

AUTRUI, par *René Arcos* (Rieder).

J'aime ce livre douloureux d'homme qui cherche. En dépit des influences d'une école dont je ne me réclame pas, René Arcos anime son œuvre d'une vie originale et profonde.

Thème : un ancien ami perdu de vue depuis des années rentre brusquement dans la vie de l'homme qui se raconte ; souvenirs, milieu, déformations, création nouvelle, ambiance actuelle, etc...

Métier : le problème sous toutes ses faces, sur trop de faces à mon avis, mais ceci est une manière de sentir. La phrase courte, incisive, bien trempée, comme un scalpel. Des images heureuses. La volonté d'analyse n'exclut pas le mouvement : *Café Henry, près de la gare centrale. On connaît ce quartier, jabot de la ville gonflé jusqu'à l'éclatement aux heures grandioses de la mastication...* Et encore : *Loi du moindre effort. Voici l'idiome pour tous. Trois cent morts au plus y suffisent. Les pensées sont fournies par le moyen des journaux. On n'a qu'à glisser une ou deux piécettes dans le distributeur automatique.*

Pour conclure et faire aimer ce livre, voici des images fraîches de vrai poète, fleurs dynamiques écloses dans l'acier bleu de la machine à penser : *Ses deux bras nus coulaient dans l'ombre, doux ruisseaux de chair pâle...*

Les joues mûrissent à vue d'œil, belles pommes !...

Jean MALAN.

L'ESPRIT D'ALFRED CAPUS, par *Léon Treich* (N. R. F. collection d'anas).

Dans ce volume où M. Léon Treich a recueilli, avec son bonheur habituel, le meilleur de l'esprit de Capus, coupons au hasard.

« Une femme est capable de faire le mal rien que pour « avoir le plaisir de le raconter à son ami intime. »

« Il ne suffit pas de dire « Un tel est arrivé. » Il faut encore dire dans quel état. »

Et cette remarque qui est un aveu : « L'ironie est une des formes de la sincérité. »

J. PH.

PARALIPOMENA, par *Théo Varlet* (Crès et C°) — LES ILES BIENHEUREUSES (L'Artisan).

M. Théo Varlet n'est pas un poète de clair de lune : Ses vers rudes et rauques semblent faits pour un porte-voix. Il y a à chaque page de ses livres un amour de la vie qui atteint au paroxysme et qui ne saurait laisser indifférent. Sans doute à ce style fulgurant mais d'un pourpre de torche, des âmes tendres, éprises de musique, réagiront, se refuseront à saisir ce qu'il y a de palpitant en la plupart de ces poèmes : la chair sous la brûlure du soleil, les effluves de la mer, en vérité quelque chose d'orgiaque, l'écho multiple d'une fête où l'esprit a sa part : Théo Varlet, ardemment panthéiste, épouse la pensée âpre, aux résonances d'éternité, de Spinoza. Il est en quête d'une vie toujours plus vivante pour son cerveau et son cœur ; loin des conventions, des grisailles, des écœurantes banalités, il voudrait atteindre à cette béatitude qui se trouve dans l'acceptation même de la fatalité universelle. C'est pourquoi à la malédiction des « Paralipomena » s'oppose la vision claire des « Iles bienheureuses ». Elles sont quelque part en un pays où ne parvient aucun écho du monde actuel et Varlet rêve d'y aborder, en contemplant d'elles l'image que lui en offrent les îles d'Hyères : Blocs de pins bleus et de rochers et l'horizon avec les cibles des zônes de tir. La voix de Varlet n'est déjà plus de notre génération : Elle ne dit qu'une révolte contre la société, au nom de l'art et de la pensée meurtrie. Il y a là une bouche qui crie, d'ombre et de feu.

Léon-Gabriel GROS.

LETTRES ETRANGERES

GUGLIELMO FERRERO

Guglielmo Ferrero est un des esprits les plus attachants de notre époque. Cet historien qui connait parfaitement le passé et les civilisations antiques est en même temps l'intelligence la plus profonde et la plus lucide dirigée vers l'avenir. On se souvient de son grand ouvrage « Grandeur et Décadence de Rome » et de ce livre prophétique alors — « Entre deux mondes » qui,

paru peu avant 1914, exposait avec une terrible vérité les conséquences de la civilisation moderne. Des éléments innombrables que sa prodigieuse érudition a trouvés dans l'étude de l'antiquité, Guglielmo Ferrero a fait une synthèse qui nous donne une image extrèmement pénétrante et véridique des époques disparues Il y a même un curieux phénomène de « re-création » dans le talent qu'il possède de faire revivre le passé, de le rapprocher subitement de nous, de nous y faire entrer par la puissance de ses descriptions. Et comme l'histoire répète incessamment les mêmes formes, il est facile au savant qui sait observer les faits « du dedans », de nous montrer les liens qui existent entre les évènements, d'annoncer les résultats e les conséquences que nous ne pouvons, nous, prévoir.

Dans son livre *Entre le Passé et l'Avenir*, dont une traduction vient de paraitre aux *Editions du Sagittaire*, nous trouvons un tableau saisissant de l'époque moderne, avec la multitude des problèmes nouveaux qu'elle pose. Certains faits, présentés dans leur vraie lumière, nous révèlent soudain les causes de l'inquiétude présente. Avec une pénétration politique étonnante, Guglielmo Ferrero examine le monde moderne et découvre les conclusions, les tragiques remous qui agitent la vie des nations.

Mais cet historien savant à saisir les idées générales, les grands principes sociaux, les lois auxquelles obéissent les destinées des peuples, est aussi l'auteur d'un roman remarquable, le premier d'un cycle qui représentera le mouvement des idées et des mœurs dans la dernière décade du XIX[e] siècle, alors qu'une nouvelle société italienne, née depuis 1860, se forme et s'épanouit. Ce roman *Le Duc Verita*, paru aux *Editions Mondadori de Milan*, est à la fois une œuvre de fiction et de vérité. De fiction par l'intrigue, de vértié par l'arrière plan devant lequel s'agitent les personnages qui représentent les types caractéristiques de cette nouvelle société dont la formation coïncide en quelque sorte avec le « crépuscule de l'ère aristocratique ». L'auteur décrit Rome, dans les années 90, comme « une des merveilles de l'occident sur le point de disparaitre, une ville suspendue dans un demi-sommeil entre le ciel et la terre. »

A l'occasion d'un procès d'empoisonnement qui passionne l'opinion et qui nous montre opposées les « deux vérités », la vérité judiciaire et la vérité vraie, apparaissent des puissances nouvelles: la poussée démocratique, l'autorité de la presse, dans

laquelle Ferrero voit une des plus actives causes de désagrégation sociale. Il appelle « latrines d'un monde aux intestins malades », les journaux complaisants à servir les curiosités, les sympathies ou les haines de la foule, sans souci de la vérité ou de la justice. Avec les nouvelles formes politiques, de nouveaux principes viennent au pouvoir, des combinaisons, des intrigues, des querelles mesquines parmi lesquelles se débattent vainement la femme qui est la victime innocente du procès et le jeune homme qui croit encore au triomphe de la justice juste, de la vérité unique. Nous attendons avec impatience les romans qui suivront celui ci et complèteront cette œuvre qui est à la fois un très précieux document d'histoire et un beau livre d'imagination. Elle nous offre souvent l'impression d'une vaste et puissante fresque où se meuvent des foules, et pourtant la minutie exacte et précise de l'analyse psychologique donne à chaque portrait la finesse de traits d'une miniature. Le chimiste Guicciarelli qui défend avec une apreté inquiète son expertise superficielle et fausse, la haine tenace de Donna Emilia, active à faire condamner, sans hésitation et sans examen, sa belle-fille, qu'elle soupçonne d'avoir empoisonné son mari, la générosité discrète du Comte Bernardo Accolti, l'enthousiasme, la confiance naïve d'Olivier, tous ces personnages vivants et expressifs nous prouvent que l'historien, habile à découvrir les grandes lois politiques et à écouter battre le cœur de l'Europe, s'est aussi intéressé aux destinées individuelles, aux passions des hommes. C'est par là que ce livre est exceptionnellement complet et qu'il nous donne de la « Troisième Rome » une image aussi intéressante par l'analyse des détails que par les grands contours généraux.

LA TEMPESTOSA, par *Emily Brontë*, traduction de *Enrico Piceni* (Editions Alpes, Milan).

Dans l'excellente traduction de Enrico Piceni, le chef-d'œuvre d'Emily Brontë est révélé pour la première fois au public italien et il convient de noter le talent avec lequel l'adaptateur a su exprimer le caractère profond et passionné de « Wuthering Heights ». Enrico Piceni a écrit, en outre, en guise de préface, une étude, riche d'intelligence et de sensibilité, sur la jeune fille qui fut l'auteur de ce livre émouvant, un des plus significatifs de la littérature anglaise moderne. De Enrico Piceni,

qui connaît aussi bien le français que l'anglais, les Editions Alpes publient sous le titre « Gianni et Giannina » une très bonne traduction de Théophile Gauthier.

L'ART DÉCORATIF ET INDUSTRIEL DE L'U.R.S.S. (Moscou)
Ce beau volume abondamment illustré, a été composé par P. Kogan, Victor Nikolsky et J. Tugendhold. Il montre le développement que les arts décoratifs ont pris en Russie, en particulier les productions si curieuses de l'art paysan, l'architecture qui jouit d'une liberté illimitée, et les réalisations du théâtre, qui a trouvé à Moscou son expression la plus neuve et la plus hardie. A. Lunatcharsky expose les efforts qui ont été faits par le gouvernement des Soviets pour conserver les monuments de l'art ancien, agrandir et perfectionner les musées, et aussi dans une direction moderne pour que « l'art et la science répondent entièrement aux nouvelles exigences de la vie, qu'ils observent cette vie les yeux grands ouverts, qu'ils la rendent avec passion et vérité dans tous ses détails, qu'ils trouvent une expression d'art aux sentiments et aux idées des prolétaires et de l'avant-garde des paysans, appelés par la Révolution à la construction historique de la vie nouvelle. »

Marcel BRION.

DER STURM (Berlin) est une des revues les plus actives et les plus intéressantes de la jeune littérature allemande. Depuis plusieurs années, sous l'impulsion du poète Herwarth Walden, elle défend les manifestations originales et audacieuses de l'art européen avec une magnifique ténacité. Le numéro de mai consacré à la sculpture nègre, contient une étude d'Herwarth Walden, accompagnée de photographies d'art africain et océanien.

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin) : Attentif à suivre l'actualité intellectuelle, ce journal hebdomadaire nous tient parfaitement au courant de la production littéraire et artistique allemande. Le Directeur, Willy Haas, est un écrivain de talent dont nous lisons chaque semaine les « Remarques » très intéressantes. Dans le fascicule du 4 juin 1926, il consacre, en même temps que Max Brod et Félix Weltsch, quelques belles

pages sur Franz Kafka, écrivain peu connu en France, qui, mort en 1924, laisse des livres du plus haut intérêt.

THE MENORAH JOURNAL (New-York) : Les Crypto-Juifs de Portugal, par Samuel Schwarz. Le Dernier des Samaritains, par Wolfgang von Weisl. Des sonnets d'un lyrisme puissant et pathétique, par Martin Feinstein.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) : Ode à Salvador Dali, par Federico Garcia Lorca. La vie de nos ancêtres quaternaires en Europe, par Hugo Obermaier.

Marcel BRION.

JEAN DE QUEYLAR

De l'ami, de l'homme ou de l'artiste, je ne sais ce qu'il faut regretter le plus, après la disparition de cette notabilité du monde intellectuel marseillais. L'un comme l'autre laissait entrevoir une richesse de dons exceptionnelle. Et si, par pudeur ou par horreur de la bataille, il a refusé de se mêler à la vie publique, du moins savait-il réserver pour ses amis les trésors d'une intelligence puissante et précise et d'une intarissable gaîté. Le musicien, par contre, n'aimait pas à s'extéréioriser outre mesure. Nourri, dès l'enfance, des grands Maîtres Bach, Beethoven et Wagner, il avait sû en comprendre la quintessence et si, il y a longtemps, il donnait avec quelques amis des auditions intimes des Grands chorals et des Fugues d'orgue, ou des ouvrages comme Parsifal ou la Tetralogie, depuis quelques années il avait abandonné cette coutume. Et son activité d'exécutant se confinait dans les Grands Quatuors de Mozart ou de Bethoven dont il jouait la partie de violoncelle.

Les habitués de la société de musique de chambre, connaissent quelques unes de ses œuvres musicales. A part queqlues pièces symphoniques dont il réprouvait le style très franckiste et que, même étant son intime, je n'ai pu arriver à lui faire extraire d'un profond tiroir, il faut citer de lui un vaste poème symphonique, *l'Epiphanie du Feu*, d'après d'Annunzio, plusieurs mélodies sur des sonnets de Hérédia, les exquises *Prescieuses* de Camille Mau-

clair, *Harmonie du soir*, *Tristesse de la Lune* de Baudelaire pour voix, quatuor et piano, différentes pièces pour violon, violoncelle ou piano, et surtout ses deux quatuors, le premier pour piano et cordes, le second pour cordes. Dans ces deux œuvres où il avait mis la plus fine sensibilité, pleines de recherches délicates dans le domaine de la sonorité, des timbres et des harmonies, l'on retrouve vraiment toute son âme ardente et magnifique, souple et pleine de tendresse, de cette tendresse dont il savait avec une suprême délicatesse, entourer ses intimes.

Le caractère dominant de sa musique est bien certainement la sérénité. Je n'en veux comme preuve que l'*Andante* de son quatuor à cordes, écrit dans une période douloureuse de sa vie, et sous la fluidité duquel on reconnait tant d'amertume alors que l'ambiance extérieure en est celle d'un chant élégiaque au reflet élyséen.

L'on parle pour la saison prochaine de différentes séances publiques ou privées, où l'on exécuterait ses œuvres. Ce sera l'occasion de les revoir en détail, comme elles le méritent; et Marseille doit bien cet hommage à un des plus notoires représentants du génie méditerranéen actuel. Pour ma part je n'ai pas voulu remettre à plus tard, la modeste contribution que j'apporte au souvenir de celui qui m'a vraiment initié à la grande musique et a décidé de ma vocation.

Ernest MARION.

MUSIQUE

UNE LETTRE DU COMPOSITEUR HECTOR FRAGGI

A la suite de mon dernier article sur la musique à Marseille, j'ai reçu de notre concitoyen, le compositeur Hector Fraggi, une longue lettre pleine d'aperçus ingénieux et nouveaux, et je pense ne pouvoir mieux servir la bonne cause qu'en en publiant les passages suivants, en exprimant le regret que le cadre restreint de cette chronique ne me permette pas de la donner tout entière.

G. M.

. . . .

Je ne saurais trop vous louer d'avoir osé élargir ce débat, et d'avoir posé, au sujet du déficit actuel des Concerts Classiques, la grande question de la réorganisation de la musique à Marseille devant l'opinion.

On avait bien proposé quelques solutions, petites, peureuses, d'un intérêt immédiat, capables, tout au plus, de boucher le trou actuel. Cela, c'est vouloir continuer à creuser la même ornière. Et quand ces remèdes de rebouteux auront montré leur insuffisance, on en proposera d'autres, de même envergure — besogne de calfats : Il faut voir plus haut et plus loin.

Marseille, deuxième ville de France, a un concert par semaine. Deux si vous comptez le concert de la Société de Musique de chambre, entreprise privée, apanage d'un public restreint.

C'est tout simplement ridicule.

Il faut, à Marseille, *plusieurs concerts par semaine*, et qui soient ouverts au grand public. Assez de chapelles et de coteries, la musique se meurt de cette fréquentation égoïste. Quand donc les hommes de bonne volonté comprendront-ils qu'ils n'arriveront à un résultat qu'en unissant tous leurs efforts ?

. . . .

L'Association des Concerts Classiques a bien mérité de la cité. C'est par elle que, voici quarante ans, Marseille put connaître de vraies manifestations symphoniques. Elle a été un grand éducateur, un grand vulgarisateur. Ses détracteurs l'oublient trop souvent.

Mais, à l'heure actuelle, elle ne suffit plus. Même son titre est à changer. Le mot classique n'est plus de rigueur. Pendant ces quarante années, le monde a marché. Et vite. L'homme moderne n'agit plus, ne pense plus, ne sent plus comme l'homme de 1880. Le concert symphonique qu'on lui offre, est périmé.

A ce public nouveau, il faut une organisation renouvelée.

Je conçois une entreprise artistique de grande envergure, capable de donner au moins *trois concerts par semaine*, sans compter, bien entendu, les représentations théâtrales, sur lesquelles il faudra bien que je m'explique un jour prochain.

Je vois déjà les timorés hausser les épaules : « C'est impossible, crie-t-on de toutes parts, c'est absurde! »

Ce qui est absurde, c'est qu'une ville qui compte un million

d'âmes, qui renferme des fortunes immenses, qui abrite des artistes, littérateurs, peintres, musiciens, de premier ordre, des exécutants de valeur, reste plus longtemps à la portion congrue. Elle a en elle plus qu'il ne faut pour créer une entreprise vingt fois plus considérable. Le tout est qu'elle prenne conscience de sa force, de ses richesses, et qu'elle veuille les exploiter.

. . . .

Que seront ces concerts ?

Avant toute chose, nous devons tenir le plus grand compte de la mentalité du public actuel.

Ce public aime les jouissances rapides, précises, sûres. Toute déception l'éloigne. Il est friand de nouveauté. Il allie naturellement le plaisant au sévère, et prétend que le fantaisie ait droit de cité partout. Il est habitué à avoir ses aises, les progrès des sciences, de l'ameublement, de la décoration, lui ont créé des besoins nouveaux ; il lui faut des salles luxueuses, bien chauffées en hiver, fraîches en été, où il puisse, confortablement installé dans un fauteuil moelleux, reposer ses regards sur des lignes aimables et des coloris savamment combinés. Autre point, capital aussi : il veut comprendre. Malgré tous les efforts des innombrables écoliers limousins qui contrefont le langage français dans tous les arts, le vieil esprit français, épris de clarté, demeure.

. . . .

La salle ne sera pas trop grande. Sa décoration, la disposition des sièges, l'emplacement de l'orchestre, *les éclairages*, feront l'objet d'études soigneuses. D'épais tapis, en étouffant tous bruits de mouvements, pourront permettre à l'auditeur de se déplacer sans être un sujet de trouble. Les dossiers des fauteuils pourront être munis de tablettes pouvant supporter une boisson rafraîchissante ou un cendrier (pourquoi pas ?) afin que l'auditeur puisse méditer tout en savourant son plaisir favori, et sans que la satisfaction de ses désirs puisse devenir une gêne pour ses voisins.

L'orchestre sera séparé de la salle par plusieurs rideaux de transparence et de nuances inégales. Cette disposition présente de nombreux avantages. D'abord, le public n'étant pas distrait par le spectacle de l'orchestre, s'élèvera plus aisément jusqu'à la musique pure. Ensuite, l'orchestre, n'étant pas astreint à un effort de tenue, pouvant effectuer son délicat labeur sans distrac-

tions inopportunes, pourra atteindre plus aisément à l'exécution sincère et parfaite. Le chef ne sera plus tenté de sacrifier son art rythmique au désir de réaliser un art plastique. De plus, ces rideaux permettront de changer la disposition de l'orchestre, mettant ainsi à la disposition d'un chef habile une source d'effets de sonorité nouveaux.

Un écran cinématographique, convenablement disposé, permettra de commenter par des projections les œuvres jouées, de suivre leur développement symphonique, de réaliser, en un mot, les commentaires jusqu'ici contenus dans les programmes. (Sa présence peut même aider à d'autres manifestations). Pendant les intervalles, un conférencier assumera la mission délicate de préparer l'auditoire à la compréhension des œuvres portées au programme ; mission délicate entre toutes, d'une importance primordiale, et qui exige non seulement une compétence indiscutable, mais encore de l'esprit, de l'à-propos, afin que la causerie ne tombe jamais, par un pédantisme de mauvais aloi, dans la prédication ou le cours de faculté.

. . . .

Chassons l'ennui du concert symphonique. Que le public y soit constamment intéressé, souvent amusé, que sa curiosité soit toujours tenue en éveil, dans l'attente d'un imprévu qui ne soit jamais une déception. Si vous lui demandez un grand effort pour l'élever avec vous jusqu'aux cimes de l'art, sachez atténuer le plus possible sa fatigue et l'en récompenser. Vous l'éduquerez ainsi sans le décourager, ce qui est essentiel.

. . . .

Deux mots sur l'orchestre.

Ici je distingue les concerts de la semaine et le concert du dimanche.

Pour les premiers, trente musiciens professionnels, excellents instrumentistes, peuvent suffire pour l'exécution du répertoire courant et de la plus grande partie des œuvres modernes. Evidemment, il faudra s'interdire telles œuvres qui visent au grandiose ou même partitions uniquement de grand orchestre. Mais, dans la plupart des cas, étant données les instrumentations réduites que les difficultés de réalisation ont fait adopter partout, notre orchestre suffira. (Richard Strauss s'est mis du nombre.)

Ces musiciens travailleront et exécuteront sous la direction du deuxième chef.

Le premier chef s'occupera exclusivement des concerts dominicaux, pour lesquels un groupe d'excellents amateurs, judicieusement choisis, et ayant travaillé toute la semaine avec le premier chef, viendra s'adjoindre au groupe des professionnels, qui fournira les chefs de pupitre, les entraîneurs d'hommes.

Le second chef, chef des chœurs, sera pour le premier chef un collaborateur de tous les instants et un guide précieux.

. . . .

A la tête de ce groupement, je vois deux hommes :

1° Un directeur-administrateur, qui s'occupera exclusivement de la gestion financière de l'entreprise ;

2° Un directeur artistique qui s'occupera de la préparation et de l'exécution des concerts. Il composera les programmes avec l'aide des notabilités musicales les plus autorisées, il aura à tâche de ne donner que des concerts parfaitement équilibrés, où toutes les époques et toutes les tendances ne se trouvent pas mêlées sans savoir pourquoi, comme c'est le cas actuellement.

. . . .

Tel est, dans ses grandes lignes, mon plan de réorganisation du Concert Symphonique moderne. Bien des points sont restés dans l'ombre, d'autres n'ont été qu'effleurés. Mais je ne doute pas que de la collaboration d'esprits désintéressés sur ces éléments ne puisse naître, demain, une grande œuvre, solide et durable, dont Marseille pourrait à bon droit s'enorgueillir.

Hector FRAGGI.

*
* *

André Audoli titulaire d'une classe de virtuosité au Conservatoire

Créer une classe de perfectionnement au Conservatoire, et la confier au grand pianiste André Audoli, voilà un acte qui fait honneur à M. l'adjoint aux Beaux-Arts. Le jeune maître, qui a déjà formé de brillants élèves, a enfin une chaire digne de lui, où, libéré des besognes fastidieuses, il pourra confier la bonne semence à un terrain préparé pour la recevoir. C'est un évènement qui aura certainement de très heureuses conséquences pour l'avenir musical de notre ville. Toutes nos félicitations.

Gaston MOUREN.

REVUES

ADIEU AU NAVIRE D'ARGENT

Mlle Monnier, directrice du Navire d'Argent, *vient de vendre sa bibliothèque pour payer les dettes qu'elle contracta, ayant fait une revue.*

Pour bien marquer la noblesse de l'entreprise à laquelle elle s'était consacrée, le dernier numéro du Navire d'Argent *fut dédié à la poésie. Ainsi, par une juste audace, le* Navire *de Mlle Monnier a brillé merveilleusement avant que de disparaître, comme un beau feu d'artifice.*

Notre tristesse fut réelle, aux Cahiers du Sud, *lorsque nous apprîmes que ce numéro était l'ultime. C'est que nous savons quelle suite de labeur, d'effort et de désintéressement représente une revue comme ce* Navire *que nous aimions bien.*

Tous ceux qui luttent pour que l'esprit ne soit pas définitivement étouffé, comprendront nos sentiments. Il y a une grande puissance d'amitié entre toutes nos entreprises. Lorsqu'un de nous défaille, c'est nous tous qui sommes atteints. Notre force est commune. C'est en nous appuyant les uns sur les autres que nous parvenons aux quelques résultats dont nous sommes fiers, sinon satisfaits. Les succès de nos confrères sont une joie, leurs ennuis une peine.

Que Mlle Monnier reçoive, de toute la rédaction de nos Cahiers, *l'assurance que nous sommes ses amis. Puisse-t-elle avoir bientôt le courage et les possibilités de reprendre une publication dont elle avait su faire un beau, un vivant foyer — dans la chère maison des* Amis des Livres.

Georges BOURGUET.

MERCURE DE FRANCE (1er mai) : Un intéressant article d'Emile Bernard sur l'*Erreur de Cézanne* ; encore sur la peinture un article de M. Basler : *Le dernier bulletin de santé de la Peinture*. Elle ne se porte pas si mal que ça, en somme.

L'ANE D'OR (février-mars) : Je signale en retard (on m'a fait sauter ces lignes à la mise en page du dernier numéro) un remarquable numéro consacré à Walt Whitman. Tous ceux qui aiment le grand américain, doivent avoir ce fascicule où paraissent, pour la première fois en France, des lettres et des notes du poète, ainsi qu'un projet de conférence : *Spinal thought of all I lecture on religion*, et un portrait de Whitman par lui-même.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (1er mai) : trois lettres et commentaires de Max Jacob, *Un nouveau Cabinet Noir*, qui sont un charmant plaisir. On ne peut ironiser plus finement dans les tableaux de mœurs présentes ou défuntes que l'auteur compose à souhait.

M. André Chamson dit beaucoup de bêtises, et de la plus ennuyeuse façon, sur Aix. Faut-il, monsieur, que vous ayez été un élève distrait dans ce pays, pour savoir si mal la leçon que donne la chère cité à ceux qui l'ont dans le sang. Sans doute avez-vous passé entre deux trains, et le cerveau tout meurtri par les phrases de Maurras, après la divine clarté mistralienne. Il faisait chaud, sans doute aussi. Lorsque vous vous êtes assis sur une borne, à la sortie d'Aix, les deux bonshommes de votre imagination qui ont parlé, étaient « bien fatigués. Et ce qu'ils ont dit, alors ! Ces gens du Nord, tout de même, ça fait peine de les voir comme ça ».

EUROPE (15 mai) : Un très beau poème de Louis Brauquier, *Mort de l'Armateur*. J'ai senti une magnifique liberté et maîtrise du rythme et de la pensée :

> *Cependant il ne faut pas*
> *Prendre les jours comme ils viennent ;*
> *Faites les de votre peine,*
> *Faites-les avec vos bras.*

N'est-ce pas très beau ? Et ceci encore :

> *Dehors la rue chantait. Vénus*
> *S'allumait au ciel des ruelles.*
> *Une rude fête charnelle*
> *Se couchait sur les quartiers drus.*

Tout le poème est de cette densité. C'est une belle chose.

La Revue Hebdomadaire (29 mai) : De charmantes *Naïvetés* par Franz Hellens. Les souvenirs de Maurice Donnay sur le *Chat Noir*.

Les Marges (15 mai) : Un remarquable (comme toujours) propos de Denis Saurat : *Nietzsche et la place de l'Allemagne.* Voici un des aspects de Nietzsche noté par M. Saurat et bien fait pour nous intéresser :

Nietzsche, c'est bien le désir passionné de l'Allemagne même de monter au sommet le plus élevé de la vie de l'esprit. C'est bien ce qu'il y a de fort, de droit, de sincère et d'héroïque dans l'âme allemande. C'est aussi l'un des foyers de la conscience moderne. Car jamais personne ne s'est accroché dans un combat plus mortel à ce doute qui est le fond même de l'âme moderne. Nietzsche, c'est l'homme moderne qui a découvert que « Dieu est mort », et qui en est devenu fou. *La destinée tragique de Nietzsche est une parabole écrite pour notre civilisation dans une vie humaine. Après tout, c'est peut-être que notre découverte que « Dieu est mort » n'est pas étrangère à la première crise de folie que vient de traverser notre vie européenne. Mais qu'y ferons-nous ? Sommes-nous plus capables que Nietzsche de ressusciter les Dieux morts ? Ou nous habituerons-nous à vivre sans Dieux ? Là, aussi, il y a un danger, et Nietzsche nous a montré l'alternative à cette folie de la guerre : la civilisation matérielle fondée sur l'égoïsme et la médiocrité obligatoire, qu'il a caricaturée à jamais dans ses proses sur les derniers hommes. Socialisme, américanisme ? Il a décidé que mieux valait la folie.* « Ce n'est rien de mourir, c'est affreux de ne pas vivre. »

L'Esprit (1er Cahier) : Nous avons eu un grand plaisir à lire ce premier cahier. Certes tout n'est point parfait dans cette réunion de chroniques. Mais l'on sent des hommes de bonne volonté, extraordinairement sincères, qui essaient de donner sur le plan de l'action un nouvel élan vital, par une juste réhabilitation de la chair et de l'esprit, étroitement unis pour la trouvaille de la joie.

Pierre Morhange et son groupe d'amis se sont mis résolument à la tâche. Voici l'ancienne équipe de *Philosophies :* Georges Politzer, Henri Lefèvre, Georges Friedmann, Pierre Morhange ou John Brown.

LES CAHIERS DU SUD

Ce numéro semble être le déblaiement. Aussi bien nous faut-il attendre les constructions, les directives que nous donneront nos amis. Mais que cette hardiesse me plaît ! Sans doute celle-ci conduira-t-elle Morhange à trouver quelques salutaires vérités. Et c'est bien cela que nous lui demandons.

Que tous ceux que les manifestations spirituelles de ces temps peuvent toucher, se procurent l'*Esprit*. On y parle aussi de M. Maritain en termes sages, ce qui est bien singulier, quand il s'agit du faiseur de miracles aux yeux bleus.

LE COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS (n° 7) : Cette publication éditée par les soins des *Amis de la Culture Française en Orient*, fait un effort que nous sommes heureux de signaler. On ne saurait trop dire l'utilité de ces initiatives. Les nombreux amis que la France compte en Egypte doivent se réjouir de voir ce nouvel organe lutter pour la diffusion de la pensée française.

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES (n° 2) : *L'Ecole Française sera-t-elle vide en* 1928 ? Nous avons remarqué les réponses de MM. Léon Bérard et Paul Crouzet.

LE BON PLAISIR (mai) : La revue toulousaine reparaît. Elle a tout à fait bonne mine et nous sommes ravis de voir le texte débarrassé des feuilles de publicité qui choquaient l'œil et le goût. Ce numéro est consacré à *Anatole France médecin*, essai fort intéressant de A. Rémond. Tout à fait bien ce premier numéro de la Nouvelle Série.

G. B.

CINEMA

Dans notre précédente chronique, nous nous sommes étendus plus qu'il ne convenait sur le film *Chou-Chou, Poids plume*. Ceci n'est du reste pas l'expression d'un regret. Admettons que ce film ait servi de pivot, et nous ait permi de stigmatiser la pauvreté de nos rôles de composition en prenant M. Lefaur comme exemple, pour retrouver M. Lamy dans Monte-Carlo avec les mêmes erreurs. Ces films contituent d'ailleurs un spectacle parfaitement agréable, et nous les avons commentés surtout à propos

de leurs exécutants, l'affabulation n'ayant aucune espèce d'importance.

Les films sont nombreux, et ce n'est pas tous les jours qu'on peut découvrir « l'œuvre d'art ». Il s'agit donc d'enregistrer tous les efforts, tous les progrès, et au besoin de ne pas ménager le coup de griffe, quand il s'agit des dites œuvres d'art, qui nous sont mesurées au compte goutte et qu'il ne faut pas toujours admirer sans réserves. Ainsi, il nous plait à dire que, malgré la splendeur de la *Vengeance de Kriemhild* ou peut-être à cause de cette beauté, nous ne comprenons pas l'exécution du personnage d'Attila. Nous ne reviendrons pas sur ce film, les commentaires nous entraîneraient trop loin.

Nous n'avons pas dissimulé nos préférences pour la production américaine, d'où ne sont pas exclus les films médiocres, d'ailleurs toujours remarquablement joués. Est-ce à dire que certaines productions tapageuses, luxueusement montées, avec des vedettes nées d'une publicité outrancière, ne mériteraient pas d'être particulièrement visées et sérieusement « accrochées » dans cette chronique très indépendante ? Peut-être nous en mêlerons-nous, mais nous sommes assurés d'avance que nous ne convaincrons personne, et ne détournerons aucun client de ces béatitudes de primaire. D'ailleurs, ces luxueuses stupidités constituent une minorité dans la production américaine. Et c'est pourquoi, dès qu'il est question de notre médiocrité, il ne faut pas toujours faire jouer la question d'argent. Nous ne nommerons ni le titre, ni le metteur en scène, pas plus que les exécutants (ce sont de grandes « vedettes » françaises) du film lamentable que nous vîmes ce jour. C'est à croire que, pour être si parfaitement médiocres, ces gens-là le firent exprès. Il est cependant évident que, si ces « artistes avaient eu le moindre talent, le fait de « jouer » telle scène illustrant tel soustitre — et ce malgré la niaiserie de sa conception — suffirait à pallier son insuffisance originelle. Mais non, sauf quelques rares exceptions, nos gens ne savent rien faire, et demeurent incurablement mauvais. Il n'est donc pas question uniquement de capitaux, mais bien d'absence de talent. C'est pourquoi nous avons insisté sur *Chou-chou, poids plume* et sur *Monte-Carlo*, avec nos réserves, parce que, face à notre pauvreté indiscutable, et jamais reconnue, il y a dans ces deux films, de la part de leurs exécutants et de leurs metteurs en scène, mieux que des

promesses, Ils jouent, les scènes sont « meublées », il y a du mouvement, de ce mouvement que nos acteurs d'écran confondent toujours avec la trépidation.

Et maintenant, revenons à *Knock, ou le Triomphe de la Médecine*, quand ce ne serait que pour prouver qu'avec des capitaux limités — car on n'a pas dû y engloutir une fortune — on eut pu réaliser un excellent film. Le mérite est d'autant plus grand qu'à connaître la pièce de Jules Romains, il semble que cette satire ne peut vivre que de son audition et de sa lecture. M. Hervil, auquel nous devons les seules œuvres gaies dont nous n'ayons pas à rougir, est parvenu à visualiser cela avec une belle maîtrise. Cette atmosphère provinciale, cette grisaille sont extériorisées avec des moyens d'une heureuse discrétion, alors qu'il était si facile de tomber dans la vulgarité. Toute l'interprétation mériterait d'être citée. Détachons-en les deux vedettes principales : M. Fernand Fabre (Dr Knock) qui fait une création remarquable, et surtout M. Malavier (Dr Parpalaid) qui, pour ne tenir que le second rôle, passe nettement au premier plan. Nous ne nous rappelons pas avoir déjà vu M. Malavier dans les nombreux films français qu'il nous a été donné de voir. M. Hervil l'a-t-il animé, révélé ? En tous cas, cette composition est « énorme » et puisque, à l'ordinaire, nous ne sommes pas tendre pour nos nationaux, ce nous est une vraie joie de l'avouer.

Enfin, comme nous n'aurons commenté ce mois-ci que du film français, il y faut ajouter le fleuron principal : *L'Image*, d'après la nouvelle de Jules Romains. M. Feyder, que nous tenons pour un de nos premiers metteurs en scène (nous n'en avons pas beaucoup) a voulu probablement jouer la difficulté. Son mérite est plus grand d'avoir fait œuvre remarquable avec l'ingratitude d'un tel scénario. Le film a été sifflé dans les Pyrénées-Orientales, et on s'ennuyait ferme dans la salle où nous le vîmes, ce qui est souvent une référence. Ne commentons pas ce scénario symbolique et prometteur d'ennui et ne voyons que l'extériorisation des personnages. Mlle Arlette Marchal — que l'Amérique nous enlève — fut vraiment une belle « Image ». Jusqu'ici nous ne lui découvrions que l'importance d'une belle silhouette racée et frigide. Ici, c'est autre chose : Mlle Marchal peut et doit être une artiste. M. Feyder est vraiment un « animateur », puisque tous ses exécutants sont à louer et qu'il sut déjà mettre

en vedette des noms qui, libérés de son emprise, retombèrent dans leur médiocrité. Faisons lui confiance et attendons-le dans *Carmen*.

Jules ROQUE.

ECHOS

Nos lecteurs s'intéressent à toutes les choses de l'esprit. Aussi sommes-nous certains de retenir leur attention en leur signalant la formation à Marseille de la Société d'Etudes Philosophiques du Sud-Est dont le président d'honneur est M. Maurice Blondel, le philosophe d'Aix, et le président en exercice notre camarade Gaston Berger. Parmi ceux qui sont à l'origine de ce mouvement, nous sommes heureux de rencontrer deux de nos amis et collaborateurs : Henri Urtin et Maurice David.

Nous sommes à la disposition de nos lecteurs pour leur fournir plus de renseignements sur ce groupement qui met à la disposition de ses membres une bibliothèque technique, et qui ouvrira ses travaux en octobre prochain sur une communication de M. Jacques Paliard, l'auteur d' « Intuition et réflexion » un ouvrage de premier plan que nous avons déjà signalé et dont nous nous promettons de reparler bientôt aussi longuement qu'il le mérite.

Sous la présidence de Paul Fort, le 8 juin, à l'Université Alexandre Mercereau (Caméléon), M. Ernest Fornairon parla d'un poète spiritualiste : Anne-Armandy et il développa, comme l'annonçait le titre de la conférence les différentes étapes du drame de *l'ange et de la bête*.

C'est avec éloquence et conviction que l'orateur fit une étude de la poésie féminine, en général, afin de mieux situer dans le temps, ainsi que dans l'histoire de la littérature contemporaine, la richesse de sensations, de sentiments de la femme, richesse qui la porte d'emblée au delà d'elle-même, dans le domaine de l'idée pure. Et Ernest Fornairon termina par ces paroles : « Le moment n'est peut-être pas éloigné où leurs œuvres (il parle des femmes) permettront. qu'on écrive un essai sur le

classicisme féminin qui serait une *allégorie du sentiment ordonné.*

De nombreuses auditions de poèmes, extraits du *Livre des symphonies*, de *l'Oratoire* et d'un troisième livre en préparation, émaillèrent cette causerie. Mmes Suzanne Paris, Gréta Prozor, Germaine d'Orfer, Charlotte Mutel, Jacqueline Hopstein, Jane Allain Durthal, Za Dudit et Gisèle Picard rivalisèrent de grâce et de talent. M. Jean Marchat, de sa voix chaude, interpréta un passage de l'*Eternel Hosanna...* et ce fut un beau succès.

Nous avons appris avec plaisir, que l'Académie Française, avait décerné son grand prix de littérature à M. Gilbert de Voisins. L'Académie a ainsi récompensé l'œuvre d'un probe écrivain dont certaines œuvres représentent l'effort le plus noble d'une génération trop souvent méconnue par la jeunesse. Notre satisfaction est d'autant plus vive de féliciter ici M. Gilbert de Voisins.

Nous commencerons à partir de notre prochain numéro, un bulletin mensuel d'offres et de demandes concernant les livres de luxe, éditions originales ou recherchées. Nous serons heureux de faire profiter nos lecteurs de ce moyen d'échanger ou de céder les ouvrages dont ils veulent se débarrasser ou qu'ils ont en double. Le prix de ces insertions sera de cinq francs la ligne de vingt-cinq lettres ou signes. Nous organisons un *Office du Livre* qui permettra bientôt à nos lecteurs et à nos amis de se procurer par notre intermédiaire, tous les ouvrages qu'ils désireraient.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la remarquable « Chronique Financière » de M. Georges Lyon.

Sans doute il est à craindre qu'étant données les perturbations actuelles ce mois de retard enlève aux observations de notre collaborateur toute actualité, mais peut être leur donnera-t-il, en compensation, un intérêt historique.

N. D. L. R.

Table des Matières

Laurence Algan

L'INNOMBRABLE 76 133
ROUTE 79 365

Gabriel d'Aubarède

Jeunesse. Cœur de ténèbres 75 69
Cinéma (Cahiers du mois) 76 156
Belle Sylvie 77 223
Les Faux-monnayeurs 79 384
Calixte 79 397
Défense de l'homme 80 460
Monique 80 461

Pierre Audibert

IN MEMORIAM JEAN ROQUE 75 36

Jean Ballard

IN MEMORIAM JEAN ROQUE 75 39
A NOS LECTEURS 75 53
Contrôleur de l'ennui 76 148
Villon 76 149
Le silence dans la campagne 76 151
Entretien avec Paul Valéry 78 294
Hauts-reliefs d'Eichacker 79 411

Maurice Betz

Traduction de VISITE AUX SCHULIN 79 352

Maurice Bourdet

IN MEMORIAM JEAN ROQUE 75 41
DÉLICES DE TIFLIS 76 97

Georges Bourguet

REVUES	75	75
»	76	157
»	77	238
»	78	312
»	79	390
»	80	469
Le meunier contre la ville	75	72
L'initiation d'un homme	77	228
Les faucons	77	235
Une belle garce	77	236
MARIETTA	78	268
Georgia	78	307
Discours aux oiseaux	78	311
Le jeune homme puéril	79	388
Lettres à quelques amis	79	389
A l'abri des fiers cyprès	79	398
Fards pour notre jeunesse	80	453
L'adieu nocturne	80	465
POINT D'APPUI	80	417

Louis Brauquier

IN MEMORIAM JEAN ROQUE	75	38

Auguste Bréal

L'HOTEL DE VILLE DE MARSEILLE	79	337

Marcel Brion

JEAN-PAUL RICHTER	75	57
LES LIVRES PROPHÉTIQUES DE WILLIAM BLAKE	76	108
LETTRES ETRANGÈRES	75	62
» »	77	240
» »	78	316
» »	79	404
» »	80	470
Salon de l'araignée	80	477

Carlo Rim

IN MEMORIAM JEAN ROQUE	75	44

Charensol

RETOUR AU DRAME 79 359

Paul Creyssel

LA FIGURE MYSTIQUE DE SOCRATE...... 75 3

Joseph Delteil

IMPÉRIAUX 75 2

Fernand Divoire

VÉNÉFICES 78 257

Henri Duclos

VAGABONDAGES 78 261

Emile Fernandez

MUSIQUE AMÉRICAINE 80 475

Henri Fluchère

Dans les sentiers de la renaissance anglaise.. 77 230
Trois hommes et un minaret 79 392
DU COTÉ DE HYDE-PARK 80 436
Fugitifs 80 468

André Gaillard

En joue 75 71
VOYAGES DU CŒUR 76 133
Curieuse métamorphose de John 76 153
Perversité 77 226
Mars 78 310
Hymne à Limoux 79 396
Moravagine 80 455
Expérience du proverbe 80 456
Charles Bordes à Maguelonne 80 457
Céleste Ugolin 80 458

Paul Gavarry

IN MEMORIAM JEAN ROQUE 75 47

Jean Garat

POÈMES 77 212

Léon-Gabriel Gros

Poètes	76	143
RUPERT BROOKE	79	377
Sous le signe de Flore	80	452

Henri de Groux

IN MEMORIAM JEAN ROQUE	75	35

Herrem

PEINTURE	76	170
»	77	246
»	78	320
»	79	410
»	80	479

Pierre Humbourg

CONTROLEUR DE L'ENNUI	75	23
IN MEMORIAM JEAN ROQUE	75	49
Ce que j'ai vu à Moscou	75	67
Mes inconnus chez eux	75	73
Une heure avec	76	152
Georges Duhamel	77	225
Entretien avec Paul Valéry	78	296
LETTRE DE LA RIVIERA	78	325
La Vénus perdue	79	399

Auguste Laget

Méditation sur un amour défunt	77	234

Frédéric Lefèvre

POÈMES EN PROSE	78	283

Georges Lyon

MOIS FINANCIER	76	174
» »	77	254
» »	78	334
» »	80	492

Jean Malan

Rodin	78	308
Maison de joie	78	309

Le mémorial secret 79 394
Le masque pourpre 79 395
La luxure de Grenade 79 395
Histoires politiques 79 398
TROIS POÈMES EN PROSE 80 450
La grande peur dans la montagne 80 468
Toum 80 469
Les heures du foyer 80 454

Marietta

SZYTIA 78 270

Herman Melville

MOBY DICK 77 193

Henri Michaux

A TRAVERS L'INFINI PLAUSIBLE 80 130

Léon Mouche

Exposition de peinture moderne 78 322

Gaston Mouren

MUSIQUE 75 80
» 76 167
» 77 243
» 79 407
» 80 484
Le double sacrifice 79 393

Robert de Navinaud

Bella 78 299

André Négis

L'ITALIE NOUVELLE 78 286

Philippe Neel

UN DIVORCE 76 137
Le navire aveugle 77 221
La pierre d'Horeb 78 303
Le fou 78 305
Les poilus 79 390

Méïpe 80 442
La revanche 80 462

Jean Philipon

La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac . . . 77 229
Trois thèses 77 237
Introduction à la philosophie 78 311
Moussia 80 459

Rainer Maria Rilke

VISITE AUX SCHULIN 79 352

Jules Roque

CINÉMA 76 171
» 77 243
» 78 327
» 80 487

R. A. M. N. Ronan

LA SIRÈNE 79 367

Louis Roux

HOMMAGE A JEAN ROQUE 75 51

Marcel Sauvage

FANTOMAS 75 26
TROIS PRÉFACES 76 215
L'OFFRANDE AU HASARD 79 347

Charles Silvestre

DANSE 77 188

M.-L. Sondaz

LA RÉTROSPECTIVE DES INDÉPENDANTS. 78 274

Jules Supervielle

EXODE 80 428

Henri Urtin

PHILOSOPHIE ET HERMÉTIOME 77 177

Théo Varlet

HERMAN MELVILLE 77 190